



**ABÉCÉDAIRE
POUR *PENSER*
AUTREMENT**

• *Agilité • Anthropocène • Attente • Balcon • Bio-pouvoir • Bullshit-jobs • Capacité • Changement • Chaos • Choc • Ciblage • Confinement • Crise des motivations • Dar ou Khayma • Déconfinement • Désinformation • Désir • Discipline • Emotions • Epicentre • Epicurisme • Fake-news • Inégalités • Influence • Intériorité • Ivresse • Joie • Lâcher-prise • Masque • Moi • Mort • Peur • Phobie • Porc-épic • Recul • Respirateurs • Retrouvailles • Silence • Solidarité • Techno-logique • Télétravail • Temps • Territoire • vivre ensemble • Zététique • Agilité • Anthropocène • Attente • Balcon • Bio-pouvoir • Bullshit-jobs • Capacité • Changement • Chaos • Choc • Ciblage • Confinement*

ABÉCÉDAIRE POUR *PENSER* AUTREMENT

• *Crise des motivations • Dar ou Khayma • Déconfinement • Désinformation • Désir • Discipline • Emotions • Epicentre • Epicurisme • Fake-news • Inégalités • Influence • Intériorité • Ivresse • Joie • Lâcher-prise • Masque • Moi • Mort • Peur • Phobie • Porc-épic • Recul • Respirateurs • Retrouvailles • Silence • Solidarité • Techno-logique • Télétravail • Temps • Territoire • vivre ensemble • Zététique • Agilité • Anthropocène • Attente • Balcon • Bio-pouvoir • Bullshit-jobs • Capacité • Changement • Chaos • Choc • Ciblage • Confinement • Crise des motivations • Dar ou Khayma • Déconfinement • Désinformation • Désir • Discipline • Emotions • Epicentre • Epicurisme • Fake-news • Inégalités • Influence • Intériorité • Ivresse • Joie • Lâcher-prise • Masque • Moi*

Introduction

Par *Driss Ksikes*

Nous aurions pu appeler cette série lancée dès le déclenchement de la pandémie Covid-19, à partir de notre plateforme Economia, « un abécédaire pour penser autrement en temps de crise ». Mais ce serait trop long. Et puis, pas besoin de remuer le couteau dans la plaie. On se comprend à demi-mot. Question : pourquoi un abécédaire ? Pourquoi pas un dictionnaire ? C'en est pas un. Il ne s'agit pas de définir les mots, à la mode classique conventionnelle. L'abécédaire est une modalité d'organisation pratique qui nous permet de publier les mots par ordre alphabétique, mais le but n'est pas de reproduire des définitions figées par les linguistes et lexicologues. Il est plutôt de vous offrir, à partir de nos domaines de spécialité, mais aussi de nos sensibilités et celles de chercheurs et auteurs que nous solliciterons, à cet effet, des regards nouveaux, inattendus, éclairants (on l'espère) sur des termes et expressions que la situation exceptionnelle que nous traversons révèle, met en relief, inspire ou ré-interroge.

Par cet acte, nous avons espoir de prolonger notre responsabilité comme chercheurs, celle de donner du sens à ce qui advient, de prendre du recul pour mieux appréhender les phénomènes, de contribuer à la compréhension d'un monde en mutation, sans prétendre à la prescience. Pour ce, nous avons publié, quatre mois durant, trois fois par semaine, un mot, avec une notice écrite, qui ne veuille qu'à nous aider tous à enrichir notre intelligence collective et le partage de nos sensibilités. En ces temps de confinement, cela peut être utile et pour certains plaisant ■

S
O
M
M
A
I
R
E

Introduction par <i>Driss Ksikes</i>	03
• Agilité par <i>Nabil El Mabrouki</i>	06
• Anthropocène par <i>Yasmina El Kadiri</i>	07
• Attente par <i>Fadma Ait Mous</i>	08
• Balcon par <i>Kenza Sefrioui</i>	10
• Bio-pouvoir par <i>Driss Ksikes</i>	12
• Bullshit-jobs par <i>Saïd Abu sheleih</i>	14
• Capacité par <i>Nabil El Mabrouki</i>	16
• Changement par <i>Bachir Znagui</i>	17
• Chaos par <i>Issam Eddine Tbeur</i>	19
• Choc par <i>Caroline Minialai</i>	21
• Ciblage par <i>Abdelhak Kamal</i>	22
• Confinement par <i>Azzedine Akesbi</i>	24
• Crise des motivations par <i>Itidal Fettah</i>	26
• Dar ou Khayma par <i>Abdelmajid Jahfa</i>	28
• Déconfinement par <i>Bachir Znagui</i>	30
• Désinformation par <i>Taoufik Benkaraach</i>	33
• Désir par <i>Yasmina EL Kadiri</i>	35
• Discipline par <i>Driss Ksikes</i>	37
• Emotions par <i>Caroline Minialai</i>	39
• Epicentre par <i>Annie Devergnas</i>	40
• Epicurisme par <i>Issam Eddine Tbeur</i>	42
• Fake-news par <i>Abdelahad Sebti</i>	44
• Inégalités par <i>Kenza Sefrioui</i>	47

◦ Influence par <i>Mama Hamimida</i>	49
◦ Intériorité par <i>Hammad Sqalli</i>	51
◦ Ivresse par <i>Aïcha Belarbi</i>	53
◦ Joie par <i>Aïcha Belarbi</i>	56
◦ Lâcher-prise par <i>Salma Belkebir</i>	60
◦ Masque par <i>Anissa Bellefqih</i>	62
◦ Moi par <i>Issam Eddine Tbeur</i>	64
◦ Mort par <i>Brahim Labari</i>	66
◦ Peur par <i>Souad Jamai</i>	67
◦ Phobie par <i>Lahoucine Bouyaakoubi</i>	68
◦ Porc-épic par <i>Aïcha Belarbi</i>	71
◦ Recul par <i>Kenza Sefrioui</i>	75
◦ Respirateurs par <i>Manal El Abboubi</i>	77
◦ Retrouvailles par <i>Kenza Sefrioui</i>	79
◦ Silence par <i>Lamia Kadiri</i>	80
◦ Solidarité par <i>Zoubida Mseffer</i>	82
◦ Techno-logique par <i>Aziza Mahil</i>	85
◦ Télétravail par <i>Imane Benzarouel</i>	87
◦ Temps par <i>Souad Jamai</i>	89
◦ Territoire par <i>Claude Courlet</i>	91
◦ Vivre ensemble par <i>Issam Eddine Tbeur</i>	93
◦ Zététique par <i>Saïd Abu sheleih</i>	95
Biographies des auteurs	96

Agilité

Par *Nabil El Mabrouki*

L'agilité est classiquement définie comme la facilité et la rapidité dans l'exécution de ses mouvements. C'est une réaction dynamique, souvent liée à un contexte inédit, pour lequel il y a nécessité de réagir rapidement.

Être agile, c'est être compétent dans le changement brusque et imprévisible. Cette compétence est à la fois de réflexion et d'action. Aussi, l'agilité se veut une réponse rapide et innovante. Elle permet de profiter du changement et non pas de le subir.

Dans les entreprises l'agilité prend une forme organisationnelle et managériale. Elle se réfère à la capacité de repenser, modifier et re-configurer rapidement les systèmes et les processus existants et / ou créer de nouveaux pour répondre à un changement brusque.

L'agilité permet d'adapter les modes organisationnels et de fonctionnement dans le but d'assurer une adhésion réussie aux mutations. Elle est une source d'apprentissage et une opportunité d'amélioration du lien des humains et des organisations avec leur environnement. L'agilité est semblable à une mêlée rugby où le collectif apprend en avançant comme un seul homme, d'où une distribution cognitive partagée.

L'agilité ne se décrète pas, elle émerge et se construit en continu dans et par les interactions et dans des boucles de réflexivité collective. Comme l'eau, insaisissable, elle coule, mais ne stagne pas ■

Anthropocène

Par *Yasmina El Kadiri*

Médiatisé en 2000 par Paul Crutzen, prix Nobel de chimie, l'**Anthropocène** – l'Age de l'Homme – est la proposition scientifique selon laquelle, après l'Holocène (fin des glaciations et développement de l'agriculture et de l'élevage) la planète serait entrée dans une nouvelle ère géologique (datée de 1600 pour certains experts) marquée par l'emprise croissante de l'homme sur la terre, perturbant les grands cycles biogéochimiques : du dysfonctionnement du cycle de l'azote à l'extinction de la bio-diversité. Et aujourd'hui... Comment ne pas faire le lien entre la destruction de l'habitat des chauves-souris et le patient zéro du virus Ebola en Afrique : un enfant jouant en Guinée, dans un arbre creux, refuge de chauves-souris infectées, un arbre tragiquement bien trop proche des zones d'habitations humaines du fait de la déforestation ? Ou ces chauves-souris des grottes de la région de Wuhan et leur chaîne de contamination : serpent, pangolin, civette puis marché de Wuhan et début du Covid-19 ? Avec l'Anthropocène, pour la première fois dans l'histoire de la planète, une époque géologique serait définie par la capacité d'action d'une espèce : l'espèce humaine. Ceci est notre nouveau grand récit: « L'histoire globale entre dans la nature ; la nature globale entre dans l'histoire : voilà de l'inédit en philosophie » écrivait déjà Michel Serres en 1990... En écho, l'historien Dipesh Chakrabarty ajoute : « les origines anthropogéniques du changement global signent la ruine de la distinction humaniste classique entre histoire naturelle et histoire humaine. » Face à notre responsabilité, nous sommes... Quel sera notre Contre-Récit ?

...Peut-être cette politique de l'attention ou *spatial care* défendue par des chercheurs tels que Michel Lussault. Ils nous invitent à repenser les manières de (co)-habiter l'espace... avec la Nature. Paradoxalement, l'enfermement offre cette ouverture... Le confinement nous donne le temps (et le devoir) de contribuer à esquisser ce contre-récit... ■

-
- Paul J. Crutzen, (2002). « Geology of mankind », *Nature*, 415 (6867), 2002, p. 23-23.
 - Michel Serres (1990). *Le contrat naturel*. François Bourin, Paris.
 - Michel Lussault (2018). Chapitre 12. Porter attention aux espaces de vie anthropocènes: Vers une théorie du *spatial care*. Dans : Rémi Beau éd., *Penser l'Anthropocène* (pp. 199-218). Paris: Presses de Sciences Po.

Attente

Par *Fadma Ait Mous*

L'attente peut être définie comme espérance, action de demeurer jusqu'à l'arrivée de quelque chose ou de quelqu'un. André Breton (1937) disait : « *L'Homme est un animal adorateur. Aimant le changement, il est créateur, obstiné, angoissé qui pleure, qui rit, qui évolue, qui crée des images et surtout, il attend un monde meilleur car il ne peut pas accepter son immanence et attend sous une forme ou sous une autre, la transcendance* ». Toutes les sociétés humaines attendent une figure anthropomorphique, toujours masculine, nommée différemment selon les cultures (Bouddha, Messie, Mahdi, etc.), pour apporter un message salvateur rassurant d'espérance pour l'angoisse humaine. Dans le contexte de l'après seconde guerre mondiale, Samuel Beckett avait érigé le thème d'attente en objet de son théâtre (« En attendant Godot ») pour questionner l'attente en temps de guerres mondiales et de conquête de l'espace.

Par ailleurs, l'attente a été analysée en décrivant les situations de certaines catégories sociales : le concept de « génération en attente » (*waithoodgeneration*) a été spécifiquement forgé pour caractériser les jeunesses des pays du Sud et leurs situations d'attente, par nature persistantes, de tout (emploi, mariage, réussite, etc.). La figure des « hittistes », ces jeunes chômeurs désœuvrés « qui tiennent les murs », en Algérie, tient lieu d'illustration de cette attente contemporaine. Les situations des émigrés, réfugiés et demandeurs d'asile ont été décrites à partir de la notion de « territoires d'attente » comme lieux (de confinement) et temps d'attente ponctuant leurs itinéraires, dont la gestion est partagée entre « le faire attendre » et le « faire espérer » parsemée de tactiques pour « estomper l'attente ». Au Maroc, le *mouqef*, lieu physique de recrutement informel, est l'espace d'attente de travail pour des hommes et des femmes de condition modeste en quête d'une tâche à accomplir pour la journée. La position corporelle participe de la définition de l'attente : « être allongé en train

d'attendre » renvoie à la mort et/ou à la délivrance ; tandis que les postures de « debout/assis en train d'attendre » augurent d'un horizon de possibilités.

Dans les traditions mystiques, l'attente caractérise les sentiers d'élévation, les douleurs qui y sont associées sont autant de sacrifices à consentir pour faire émerger peu à peu le chemin à emprunter. Dans la « Conférence des oiseaux », Farid al-Din Al Attar fait l'apologie de l'inconnu et de l'incertain, de l'acceptation de se perdre voire de se brûler dans ce voyage de l'humain vers sa destinée toujours en devenir. Tant d'acceptations défilent, alors que l'humanité aujourd'hui est en attente, d'un remède, d'un vaccin, d'un déconfinement, bref, d'un « après », encore incertain ■

Balcon

Par *Kenza Sefrioui*

Élément familier de la vie sentimentale. Juliette, les mandolines, le clair de lune, et à l'intérieur, loin, dos tourné, l'autorité sévère du clan... Au balcon, c'est l'évasion vers la liberté du dehors, de l'inconfiné, de l'au-delà du mur – muraille ou mur des habitudes et des conventions.

Nos villes tournent souvent le dos au balcon. Souvent, ce dispositif architectural sert juste à grappiller quelques centimètres d'espace où étendre le linge, déposer le panier de courses, stocker lbota ou la machine à laver. Souvent, le balcon est annexé à une cuisine ou un salon, muré de verrières, excroissance absurde sur des façades dépareillées par des familles à l'étroit ou jalouses de leur intérieur. Une ouverture ? Pour regarder quoi et surtout laisser voir quoi de soi et à qui qui soit digne de cette confiance ? Le moucharabieh permettait l'indiscrétion à sens unique – des plantes masquant un vis-à-vis, des stores en feront office. Au balcon, on se montre, on s'expose, on se met en scène, comme au théâtre. Jamais totalement. Qu'est-ce qui, de l'intimité, reste caché ?

Dans cette contemplation du dehors, nous sommes inégaux. Certains ont vue sur rue, large boulevard, panorama dégagé, ciel ouvert. D'autres, sur une cour non entretenue, sur le toit du garage qui y stocke ses déchets, sur le dos du mur surélevé mais jamais blanchi à la chaux.

Qui dit balcon dit prendre de la hauteur, voire s'autoriser la fascination du vide, jusqu'au vertige. Certains y savourent le spectacle du monde. D'autres guettent. Balcon complice de la surveillance à armes inégales, outil de délation et de lynchage. Avatar physique et ancien de la violence anonyme et pleutre du virtuel. Les autorités politiques ou religieuses pontifiant du haut d'un balcon-tribune ne regardent pas leur auditoire droit dans les yeux : elles voient une

masse indistincte. Quel type d'interaction cela peut-être, entre concitoyens, quand on les prend de haut avant d'être dévisagé par plus haut placé que soi ? Sans partager la platitude égalitaire du trottoir, où l'on peut dialoguer ?

Chez Gracq, le balcon est en forêt, et ouvre sur la menace lointaine de la guerre. Aujourd'hui, nos balcons s'ouvrent sur le silence de nos villes. Ailleurs, les mots voltigent d'étage en étage, des chants, des jeux et des défis sont lancés. On y dialogue. On y recrée la place publique dont nous sommes privés, on y scande des slogans. On y rêve qu'on construit demain. Ce qu'on construira demain ■

Pour aller plus loin :

- « Une histoire politique du balcon », Ludovic Lamant, Mediapart, 30 mars 2020 : <https://www.mediapart.fr/journal/international/300320/une-histoire-politique-du-balcon>

Bio-pouvoir

Par *Driss Ksikes*

En voilà un mot composé (**bio-pouvoir**), soudain médiatisé, qui a longtemps été confiné dans les livres de philosophes et bibliothèques de sciences politiques. Qu'est-ce qui le sort, soudain, de son confinement alors que nous y sommes astreints ? La résonance soudaine de son sens premier désignant « un pouvoir qui administre, organise, prend soin du droit à la vie de ses populations ». Celui par qui le mot a fait l'objet de polémiques autour du coronavirus est le philosophe italien, Giorgio Agamben, qui en a voulu (trop tôt ?) à l'Etat d'exercer un abus de pouvoir sur les êtres biologiques, de redevenir totalitaire, en immobilisant les gens au nom de l'injonction de santé.

Bien avant cet incident, Agamben avait longuement traité de ce concept, en 1998, dans son livre *Homo Sacer* (Homme sacré), révélant que l'Etat moderne, en « plaçant la vie biologique au centre de ses calculs », ne fait que « mettre en lumière le lien secret qui unit le pouvoir et la vie ». Il y scellait le lien entre l'exercice de l'autorité de l'Etat et le corps des sujets. Si le mot a initialement été utilisé sous la formule, bio-politique, dès les années 1930, c'est grâce au philosophe et historien français, Michel Foucault, que le bio-pouvoir a été énoncé comme catégorie d'analyse dans *Volonté de savoir*, en 1976. Il eut alors cette formule limpide, opposant le pouvoir souverain médiéval, qui « fait mourir et laisse vivre », et le **bio-pouvoir** qui « fait vivre et laisse mourir ». Le penseur cherche alors à faire la généalogie d'un passage historique, de la notion répressive du pouvoir théologico-politique, qui enferme, tue, réprime, vers celle, capitalistico-libérale, qui cherche à préserver, augmenter et intensifier la vie.

Mais, y a-t-il réellement moins de pouvoir souverain, intrusif, totalisant dans les mécanismes de **bio-pouvoir** ? Si ce terme désigne l'ensemble des politiques qui

portent, non sur des paroles (état de culture), mais sur des corps vivants (état de la nature), il annonce aussi l'emprise d'une petite minorité de gouvernants et d'experts sur des populations qui n'ont d'autres choix que de les suivre. Quand Foucault croyait en la capacité des hommes à gouverner leurs corps et donc accompagner l'élan du vivant par leur auto-discipline, la propagation de virus pouvant changer les rapports de pouvoir, n'était pas aussi prégnante. Aujourd'hui, avec le poids des bio-technologies et de la bio-génétique, prévient l'anthropologue Paul Rabinow, le **bio-pouvoir** peut devenir panoptique, incontrôlable. Et avec le confinement actuel, il entre dans une nouvelle phase : les corps sont contrôlés, sériés, triés, selon l'âge et les classes sociales, et les sujets réduits à des acteurs inertes, sans capacité d'agir. Qu'en sera-t-il demain ? ■

-
- Michel Foucault, Histoire de la sexualité (Tome 1) : La volonté de savoir ; Ed. Gallimard, 1976
 - Giorgio Agamben, Homo Sacer: le pouvoir souverain et la vie nue, Ed. Le Seuil, Paris, 1998

Bullshit-jobs

Par *Saïd Abu sheleih*

Il existerait de plus en plus de « jobs à la c... » - bullshit jobs -, nos sociétés en seraient envahies, infestées, infectées, une véritable pandémie !

L'idée est à la base une boutade, une provocation, même si le constat est là, beaucoup de tâches, de missions, de fonctions définies au sein des sociétés et des organisations sont au mieux une source de questionnement quant à leurs finalités et leurs impacts, au pire une source de frustrations voire de souffrances pour celles et ceux qui en portent le fardeau, confinant l'aspiration d'un « bonheur » généralisé par le travail dans les quartiers de l'utopie.

Pour David Graeber, anthropologue à la London School of Economics, les sociétés et les organisations se sont acharnées à maintenir les carcans des contraintes et de l'aliénation imposés par les rythmes et les temps consacrés au travail exclusivement productiviste et à démentir Keynes qui, dès 1930, prédisait que les avancées technologiques permettraient de réduire, à la fin du XXème siècle, le temps de travail hebdomadaire à 15 heures par semaine.

L'automatisation, la robotisation, la digitalisation du travail et des tâches au travail ont bien eu lieu, mais, contrat social et organisation des entreprises obligent, la réduction du temps de travail n'est pas survenue dans les proportions attendues.

En lieu et place, pour David Graeber, cinq souches d'emplois inutiles se sont développées, du « sparadrap » au « petit chef » en passant par le « faire-valoir » le « sbire » ou encore le « cocheur de case ».

Comment reconnaître un emploi inutile ? Simple, répond Graeber, on imagine la disparition de l'activité et on évalue l'impact sur la société.

Quel(s) remède(s) ? Pour les contradicteurs, le diagnostic est erroné, les emplois définis par Graeber comme « inutiles », existent mais ils sont l'expression même de l'utilité, de l'efficacité bureaucratique nécessaire pour faire face à la complexité des contextes des opérations de production, de normalisation et de contrôle.

Pour celles et ceux qui s'interrogent et doutent, qui s'autorisent les temps d'explorations, de partages, de confrontations et d'expérimentations, la voie de la découverte, de l'innovation et de la créativité est ouverte vers le chemin d'un travail de sens, révélateurs de possibles entre être et devenir ■

-
- Graeber, David (trad. de l'anglais), *Bullshit Jobs*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2018, 416 p. (ISBN 979-10-209-0633-5)
 - Jean-Laurent Cassely, *La révolte des Premiers de la Classe, Métiers à la con, quête de sens et reconversions urbaines*, arkhê, 2017.
 - *The Utopia of Rules: On Technology, Stupidity, and the Secret Joys of Bureaucracy*. Melville House. (ISBN 978-1-61219-375-5).
 - Matthew B. Crawford (2016). *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*. Éditions La Découverte. (ISBN 978-2707181978)

Capacité

Par *Nabil El Mabrouki*

Cap ou pas cap ?

Derrière cette question innocente d'enfants qui se répète dans les cours des écoles, se cache la définition la plus complète et la plus succincte du mot capacité en sciences humaines et sociales : une mise à l'épreuve du réel, une mise à l'épreuve de l'humain, de l'organisation et du système.

La capacité de l'humain est complexe. C'est le lien entre deux sphères : celle de la pensée et de l'action et celle de l'être et du paraître. Une capacité qui se remet continuellement en question par la situation.

La situation ici est un cadre d'expériences qui permet d'isoler des événements et de leur donner un sens.

La capacité d'une organisation est liée à des acteurs qui agissent ensemble en bonne intelligence pour prendre en main leur destinée. Elle n'est pas la somme des capacités individuelles mais un effet de synergie de l'ensemble.

La capacité d'un système est une forme d'explicitation des modes d'action réfléchis et approuvés en quête de la performance durable.

La capacité désigne ainsi le pouvoir d'accomplir quelque chose dans une situation donnée. C'est à la fois un pouvoir de comportement et un comportement de pouvoir. Elle est l'art de mettre en musique des facultés et des compétences, innées ou acquises, pour réussir, sans pour autant que cette musique prend le dessus sur le musicien.

Enfin, la capacité est dynamique. Elle se construit, se développe et se réinvente en continu par l'apprentissage et par l'expérience, dans le meilleur et dans le pire ■

Changement

Par *Bachir Znagui*

Je suis le nom par lequel vous pourriez me reconnaître, omniprésent je vous ai vu naître, pourtant vous me cherchez et me chercherez toujours.

Multiple et traversé dans mes innombrables états, je suis dans vos cœurs et vos esprits, et dans tous les Etats, les lieux et les ensembles,

En vous, dedans, dehors et nulle part, éphémères, extensibles, rêvés, ou à dessein.

Je suis dans tous vos regards.

Je suis partout

Partout, semblable et si confondu. Métamorphose, mutation, construction, invention, transition, évolution, révolution, transformation voire innovation ...

Que vous me déclarez votre bien, relation, entreprise, produit ou création,

Que vous me croyez de vous, en vous, d'ailleurs ou d'autrui, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, de l'inerte au vivant, de l'insaisissable instant à l'étendue des histoires passées et celles à venir,

Partout, le miroir qui vous suit, vous fait et vous déforme, l'air que vous respirez, l'idée qui vous effleure, l'œuvre qui vous crée, que vous créez ... je suis.

Et je suis aussi la fin qui vous guette, impassible, et la mort que vous donnez aux choses les plus belles, comme les plus laides et abjectes.

Quand vous tentez de me voir, tout près et si lointain, je vous couvre, recouvre et, si instable vous croyez me tenir de vos bras, je vous fuis alors que vous croyez me découvrir.

Je suis le projet qui habite tous vos projets, la théorie que vous tentez pour me posséder, vainement, car au mieux de votre perfection, je suis l'insaisissable.

Prenez garde de vous méprendre ... le plus authentique en moi c'est l'imprévu.

Même lorsque vous me croyez enfin arrivé, il m'arrive de n'être qu'une répétition, une copie, une simple illusion, plus ou moins pâle, plus ou moins authentique !

Et je vous dis, même quand vous êtes toute rigueur, tout génie ou toute sagesse, du début à la fin, vous ne pourrez reconnaître que si peu de moi, de vous, des autres,

Alors me nommer, quelle fantaisie !

Pour qui, me prenez-vous?! ■

Chaos

Par *Issam Eddine Tbeur*

«Le Chaos» désigne un désordre primordial, une instabilité originelle, que les anciens Grecs associaient à la divinité primitive *Kháos* (littéralement « Faille, Béance »). Selon Hésiode, poète du VIII^{ème} siècle av. J.-C., tous les éléments essentiels du Cosmos (*Gaïa*, la terre, *Érèbe*, les Ténèbres, *Nyx*, la Nuit, *Ouranos*, le Ciel) procèdent du Chaos.

Cette idée, que toute forme de vie structurée et ordonnée puisse s'originer dans un mouvement chaotique n'est pas absurde. La fonction de la guerre dans la fondation des civilisations en est une bonne illustration. « Polémos (guerre, au masculin) est père de toute chose », affirmait Héraclite, philosophe grec présocratique (-VIII^{ème} siècle). Toutes les manifestations contingentes de mort et de destruction (guerres, catastrophes naturelles, épidémies...) disent à quel point le chaos est nécessaire, si l'on tend à l'envisager dans sa relation essentiellement dialectique avec des réalités positives opposées : paix, résilience sociale, guérison...

Le chaos est salutaire, en tant que mise en doute des déterminismes figés, et des formes imparfaites de prédictibilité qui servent à expliquer les mêmes effets par les mêmes causes. De cela est née une théorisation mathématique, la « théorie du chaos », notamment rendue célèbre par l'« effet papillon », métaphore proposée par le météorologue Edward Lorenz, en 1972 : « *Prédictibilité : le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il provoquer une tornade au Texas ?* ». Blaise Pascal avait, sur un mode non moins allégorique et original, formulé au XVII^{ème} siècle une interrogation similaire à propos du... nez de Cléopâtre. Mais quel rapport entre l'appendice nasal d'une antique reine égyptienne et l'Histoire du monde ?

Cette question est d'autant plus actuelle qu'à notre époque la mondialisation a fait son œuvre, rendant l'effet domino plus infaillible et formidable que par le passé. Il a suffi qu'un virus se déclare dans une lointaine ville en Chine pour que trois milliards d'individus se retrouvent confinés chez eux et qu'une récession économique sans précédent frappe la planète entière. Plus étrange et improbable encore : un simple *éternuement* à Wuhan a enclenché l'un des phénomènes climatologiques les plus improbables durant ces dernières décennies : la résorption du trou de la couche d'ozone. Vive le chaos ! ■

-
- Hésiode, *La Théogonie*, GF, 2001
 - Héraclite, *Fragments*, GF, 2018
 - Pascal, *Pensées*, GF, 2015
 - Edward Lorenz, « *Predictability: Does the Flap of a Butterfly's Wings in Brazil Set off a Tornado in Texas ?* » (1972), conférence donnée à l'American Association for the Advancement of Science.

Choc

Par *Caroline Minialai*

Ce mot fait son apparition au XVIème siècle, probablement sous l'influence de la langue anglaise. Il désigne de manière générale, la collision brusque d'un corps avec un autre. Derrière le mot « brusque » on entend la violence de l'impact, le bruit des tôles froissées, l'énergie qui se dégage, et on ressent le danger.

En économie, les chocs sont exogènes et viennent modifier le fonctionnement des marchés en perturbant selon les cas les conditions de l'offre ou de la demande. Les chocs peuvent être négatifs ou positifs selon leur impact sur l'offre ou la demande. Les conséquences à court terme des chocs négatifs sont multiples : diminution de la production nationale, diminution de la consommation, ralentissement de l'investissement, augmentation du chômage et perte de pouvoir d'achat pour ne citer que les principales.

La situation actuelle est inédite, en ce sens que les stratégies de confinement constituent un choc négatif à la fois de demande et d'offre. En effet, les ménages ne pouvant plus sortir de chez eux réduisent très sensiblement leur consommation (choc de demande négatif) et les producteurs ont pour nombre d'entre eux considérablement réduit leur production en raison du confinement et de la difficulté par exemple à obtenir les matières premières nécessaires (choc d'offre négatif). Et ce d'autant plus que le confinement affecte un très grand nombre de pays participant au jeu de la mondialisation.

Enfin, au-delà des chocs économiques largement documentés en sciences économiques, les économistes comportementaux devront à présent se pencher sur les conséquences difficilement prévisibles du choc émotionnel qui en découle. Des variables nouvelles telles que la peur, le danger, la solitude mais aussi la solidarité, l'entraide et l'espoir pourront être intégrées aux modèles économiques pour prédire les comportements post-confinement. Voilà une feuille de route ambitieuse pour tous les amoureux de la modélisation mathématique ■

Ciblage

Par *Abdelhak Kamal*

En marketing ou en protection sociale, le ciblage est une approche qui consiste à mieux identifier des cibles sur lesquelles l'effort doit être concentré. Dans le domaine des politiques sociales où la question est très controversée, il s'agit particulièrement par souci d'économie et d'efficacité dans un contexte de ressources budgétaires limitées de sélectionner, au sein d'un ensemble, la cible, qui peut être une catégorie de la population (ciblage d'individus ou de ménages) ou une portion du territoire (ciblage géographique et catégoriel), en vue de lui faire bénéficier d'une manière prioritaire, voire exclusive, d'une prestation ou d'un programme.

La sélectivité des prestations sous condition de ressources notamment au travers d'un ciblage restreint narrowtargeting heurte les principes fondateurs de l'Etat providence, qui intervient activement dans des domaines sociaux profitant majoritairement aux pauvres tels que l'éducation et la santé (L'universalité des prestations par un ciblage large broadtargeting).

L'une des difficultés majeures, est celle de l'information sur la population fragilisée et de son accompagnement vers ses droits. L'identification des populations ciblées est une opération complexe et très coûteuse (O'Hara, 2008)¹. Elle se trouve confrontée à un paradoxe : la sélectivité induit un processus de discrimination positive qui tout en permettant une prise en compte optimisée, risque de renforcer leur stigmatisation.

La question du ciblage se pose avec plus d'acuité au Maroc notamment dans ces temps de confinement, synonymes d'arrêt ou d'absence de revenus pour les plus

1. O'Hara, G. (2008), Targeting in Social Programs: Avoiding Bad Bets, Removing Bad Apples by Peter H. Shuck and Richard J. Zeckhauser. Journal of Regional Science, 48: 465-467.

fragiles (les inactifs et les travailleurs de l’informel, non-affiliés, ou ceux non déclarés à la CNSS...) et de crise de l’Etat-providence. Si l’effort de solidarité devra bénéficier particulièrement aux plus défavorisés, comment alors réussir un ciblage des personnes touchées par la crise due au Coronavirus en l’absence d’informations statistiques fiables et précises ? Comment écarter du bénéfice de ces programmes sociaux ceux qui n’en tirent pas un grand avantage et ceux qui en tirent un trop grand avantage ? ■

Confinement

Par *Azeddine Akesbi*

Le confinement fait référence à la situation de se retrouver à l'intérieur d'un lieu sans possibilité de le quitter. Dans certaines circonstances, c'est presque une mise en détention. Les précédents historiques sont nombreux. Au 14^{ème} siècle on a interdit de manière définitive aux lépreux les villes pour éviter la contagion de la population. En Italie on a utilisé la mise en quarantaine pour faire face à l'épidémie de la peste. La notion de la quarantaine remonte au V^{ème} siècle avant Jésus Christ. A cette époque, Hippocrate, constate que les maladies aiguës durent en moyenne 40 jours, avant l'apparition des premiers symptômes de la guérison. Cette constatation aurait été ainsi à l'origine de la pratique de la mise en quarantaine.

Le confinement actuel, associé au Covid-19, touche de manière partielle ou totale trois milliards de personnes et affecte 1,5 milliard d'élèves et 63 millions d'enseignants avec la fermeture des écoles dans 191 pays. Selon l'OIT, les mesures de confinement touchent 2,7 milliards de travailleurs, environ 81 pour cent de la main-d'œuvre mondiale (début avril). Des « records » jamais égalés ! Le confinement se distingue par le fait que la population est à la maison, dans des situations difficiles ou de confort variable en fonction de la situation économique des gens. La population accepte plus ou moins cette contrainte pour se protéger contre le virus. Le confinement constitue une protection, surtout en l'absence du traitement médical, du vaccin et de la non préparation des systèmes de santé pour faire face à la Pandémie. Cependant, la minimisation du risque qu'il procure a un coût énorme. Ce qui se manifeste par une limitation drastique des libertés individuelles et collectives (mobilité, séparation des proches, rencontres, voyage, travail...). En outre, les pouvoirs publics ont tendance à prendre des décisions majeures de manière discrétionnaire sans consultations ni référence aux institutions...

qu'ils justifient par l'impératif de « la sécurité sanitaire », par la sauvegarde des vies humaines et l'urgence !

Le coût du confinement est aussi gigantesque sur le plan économique : baisse drastique de la production, augmentation astronomique du chômage. Face à cette situation le monde est coupé en deux : ceux qui veulent ouvrir l'économie coûte que coûte et ceux qui considèrent que la sortie du confinement doit être maîtrisée et conduite dans le respect de la santé publique.

Sur le plan symbolique, le confinement fait appel à notre histoire personnelle, la plus archaïque et inconsciente. Le plus grand confinement que vivent les être humains est celui de la grossesse. Durant celle-ci nous sommes pris en charge pendant plus ou moins 9 mois : sécurité, alimentation et « logement ». L'accouchement est un choc, une rupture qui est amorti par le lien maternel, l'affection (ou non), l'allaitement... le sevrage qui prend beaucoup de temps ou ne se concrétise jamais. Est-ce qu'il y a un parallèle entre le confinement réel, justifié par le risque du Coronavirus, et le confinement inconscient par lequel (entant que fœtus) nous sommes passés ? Si mise en parallèle il ya, elle se situe à un niveau symbolique et des déterminants profonds de la vie et du relationnel (le lien physique direct). Il y a l'insécurité et les risques réels, manipulés ou imaginaires, il ya les craintes associées à la sortie, la délivrance avec plus ou moins de risques... Le virus et la solution du confinement ont mis des centaines de millions de gens dans l'insécurité économique et psychologique et en quelque sorte dans la privation et la dépendance.

L'intervention à très grande échelle des Etats (Rôle du père ou de la mère protecteurs : en arabe le terme daoula est au féminin) pour soutenir, protéger... mais aussi pour réguler, imposer des contraintes d'exception... Cet Etat protecteur peut aussi se transformer en Etat autoritaire (si ce n'est déjà le cas), sous le prétexte d'éviter l'insécurité collective... Et à la place de la Renaissance qui suppose des réformes structurelles, équilibrées et justes, il nous imposera un confinement des libertés et des droits humains et l'évaporation de l'aspiration pour un monde meilleur ■

Crise des motivations

Par *Itidal Fettah*

La motivation se trouve au carrefour de différentes disciplines, On en parle davantage en ces temps difficiles. Le mot vient du latin *motivus* qui signifie tout ce qui est relatif au mouvement, sa définition en management est une autre affaire. Pour David Cook¹ [i], le travail à distance est un facteur d'accroissement de la productivité des employés pour une période de temps limitée. « Mais après quelques mois », les employés sont difficilement motivés par ce moyen d'organisation de travail.

En 1984, Claude Lévy-Leboyer a défini le travail sur la base de trois aspects ; « la variété des aptitudes requises, l'identité et la valeur de la tâche » ; et a affirmé que « les motivations au travail sont en crise » dont la cause ne revient pas uniquement à la crise économique « mais il y a aussi une crise des méthodes et des théories développées au cours des '30 glorieuses' pour stimuler et expliquer la motivation au travail».

Le processus motivationnel repose sur trois dimensions :

- L'expectation, « soit ce que chacun se croit capable de faire » ;
- L'instrumentalité, « soit la manière dont chacun perçoit la relation qui existe entre le travail qu'il fournit et ce que le travail lui apporte » ;
- La valence, « la valeur subjective dont jouit chacun des éléments accordés au travailleur en échange de sa contribution».

1. Doctorant chercheur au département d'anthropologie de l'Université College London

On parle de crise des motivations lorsque les dimensions du processus motivationnel sont déséquilibrées. La conjoncture économique actuelle agit considérablement sur les trois dimensions de ce processus et remet en cause la motivation au travail. De ce fait, il est extrêmement important de mettre en place des stratégies de motivation efficaces des employés pour qu'ils soient prêts à saisir les opportunités, ne dit-on pas, selon le proverbe chinois, « dans chaque crise, il ya une opportunité » ? ■

-
- Cook David (2020). The freedom trap: digital nomads and the use of disciplining practices to manage work/leisure boundaries. *InfTechnolTourism*. <https://doi.org/10.1007/s40558-020-00172-4> (consulté le 12 Avril 2020)
 - Lévy-Leboyer, Claude (2006). *La motivation au travail : Modèles et stratégies*. Editions d'Organisation
 - Timbal-Duclaux Louis (1984). La Crise des motivations, par Claude Lévy-Leboyer. In: *Communication et langages*, n°62, 4ème trimestre. pp. 120-121.

Dar (Khayma)

Par *Abdelmajid Jahfa*

Dans le contexte de « Restez chez-vous », quel terme utilisez-vous ; Khayma ou Dar, la tente ou la maison ?

Le mot Khayma dans certains villages du Maroc signifie habitation, domicile ou maison et ce, contrairement à l'usage majoritaire des autres Marocains désignant leur logement par Dar. Il ne fait aucun doute que ce sont des facteurs historiques liés aux transformations architecturales qui ont conduit à la transition de « tente » de son premier usage au sens de maison.

La Khayma (tente) et la Dar (maison) se composent de plusieurs chambres, c'est-à-dire de pièces. La pièce est appelée Dar selon la relation métaphorique entre la partie et le tout (au sens de la langue arabe standard), et c'est ainsi que la tente ou la maison finit par contenir plusieurs «byout» (maison en arabe standard, et chambre au sens du dialecte marocain. Les maisons (marocaines) font partie de la maison (arabe standard). Quant à la Khayma (tente), elle est appelée maison selon une autre métaphore liée à la fonction, c'est-à-dire l'habitation.

Les dérivés de Khayma incluent le verbe « Khayyama » (camper), le substantif faire du camping « tekhyame » qui correspond à l'action de camper, et camper une seule fois correspond à « tekhyima ». Ce sens provient dans sa première interprétation du mot Khayma non dans le sens connu d'habitation (ou de là où on git la nuit), mais dans le sens de ce qui a été construit sans pierres et

qui fut dressé par des poutres en bois et couvert de tissus. Les dérivés de ce mot disparaissent au profit du sens de résider ou passer un long séjour dans un endroit.

Quant à Dar, en arabe marocain, elle signifie à la fois la maison et ceux qui y résident. On ne trouve pas les dérivés de Dar dans le même sens. Certaines régions utilisent un diminutif du mot sous forme de « Douiria » pour désigner l'intérieur de la maison ou sa sphère privée, ou l'espace réservé aux invités ; elle est également utilisée comme un espace pour les célibataires. En arabe standard, le sens de Dar (maison) est plus large. «Lisan Al Arab» explique que Dar est un nom féminin englobant la maison construite et la « Arsa » (cour ou jardin). Ibn Jinni dit : Dar provient du verbe « Dara » signifiant tourner autour et indiquant les nombreux mouvements que les gens effectuent dans cet espace, le pluriel se présente sous plusieurs versions dont « Douroun » et « Diyaroun »... avec plusieurs extensions Dar devient ainsi l'endroit où un peuple a vécu, c'était sa maison .. Comme si le sens de la maison, en arabe standard était prémonitoire du contexte de confinement où nous vivons, il réunit les deux sens du mot, faisant de la maison (le bâtiment et la localité) notre pays ■

Déconfinement

Par *Bachir Znagui*

La modernité ou la post modernité dans laquelle on immerge tou(te)s aujourd'hui, se trouve fondée sur une croyance, admise depuis quatre siècles déjà, que le monde est scindé en deux ensembles. Il existerait une hermétique frontière entre nature et culture, conduisant ainsi à considérer l'univers sous un regard particulier ; les animaux y sont des choses, séparées radicalement et intégralement des humains. Ce regard fut le premier pas du confinement comme tracé de délimitation, une frontière qui dessine le dedans et le dehors d'un lieu d'une idée, d'une discipline, d'une espèce, ou d'un genre. Entre autres conséquences, la frontière entre les sciences sociales et les sciences de la vie, et plus largement les sciences dites dures est née de là !

Peut-être que c'est ainsi que le confinement a été depuis une expérience d'apprentissage de connaissance et de dressage pour savoir, comprendre et maîtriser. Mais ce qui est étonnant c'est la concomitance du confinement et de son contraire, ce binarisme intrinsèque qui reste lié à l'expérience humaine partout dans les faits, les choses et les idées.

Avec le temps et l'expérience, l'humanité s'est ingénierée et a réussi à établir ou découvrir divers niveaux de confinements/déconfinements, de nécessité ou de confort, de luxe et de misère, sans parler des prisons. On peut s'en rendre compte rien qu'en explorant les zoos, les hôpitaux et les écoles à travers le monde.

Déconfinement se présente ainsi en compagnon inséparable de tout confinement, comme étant son antipode, son contraire ou inverse. Un changement qui repose sur le seul « dé », introduit au début du mot. Par ce préfixe, alors que le suffixe « ment » n'apporte au mot que le sens d'un état,

une manière de situer les choses, reste donc l'acte de « confiner » comme le cœur principal (le radical ?) du mot et de son sens, tout comme de sa négation.

Pendant longtemps, le tandem confinement/déconfinement renvoyait en sciences ou en société, à l'isolement d'un élément constituant soit un danger ou un risque pour son environnement, soit pour l'en préserver et le protéger,

Une relation sournoise existait déjà entre ce tandem et l'essence du pouvoir, mais au fil des jours, elle s'est tissée en principe de gestion et de gouvernance, devenant un agent qui permet même au temps d'avoir une élasticité, ou de le défier comme un moyen de conservation de presque tout, de l'espèce, des biens ou des privilèges !

Michel Foucault l'exceptionnel « déconfineur »

Le tandem n'est pas fortuit, le confinement n'étant pas naturel, il correspond à une violence qui dénature -ou en tout cas - perturbe, d'où une contestation et un refus permanent de sa tendance à l'hégémonie,

Le travail le plus érudit sur ses mécanismes revient sans doute à Michel Foucault¹, qui a souligné en éclaircisseur les mutations ayant affecté le pouvoir dans le monde moderne, n'étant désormais plus concevable selon lui sans sa relation avec la connaissance de l'individu. Selon lui l'archipel carcéral transporte la technique de l'institution pénale au corps social tout entier. On retrouve également des méthodes carcérales dans les écoles, les pensionnats ou les casernes, les usines, où les lits sont peu à peu alignés, les emplois du temps plus stricts, l'exercice et la répétition valorisés.

Le redressement des corps humains auquel ces institutions procèdent, chacune à leur façon, conduit selon Michel Foucault, au redressement des morales, chacun devenant son propre censeur une fois qu'il y a été corrigé par un concours d'organismes, tout au long de sa vie. A ce titre, Foucault ayant

1. Surveiller et punir Michel Foucault, 1975

démasqué les mécanismes du confinement, mériterait d'être classé champion du déconfinement !

Autre dimension de ce tandem est illustrée par JP Sartre dans sa fameuse pièce de théâtre² « Huis clos », laquelle illustre comment la conscience d'un être humain n'étant pas seule au monde, elle se trouve obligée à lutter pour exister. Le Pour-Soi (=l'homme) est aussi un Pour-Autruï. Parce qu'on rencontre autrui sans le constituer (le créer d'un point de vue phénoménologique). Autrui devient donc source d'enfer pour le pour soi. « L'enfer c'est les autres ! » !Le fait qu'autrui m'enferme dans une nature donnée, « me confine », me prive déjà de ma liberté. Le rejet de ce confinement est un déconfinement qui trace le chemin de ma propre liberté.

Ainsi, le déconfinement commence réellement là où débute le confinement ! ils sont intrinsèquement liés, et dans les pires confinements imposés à l'être humain, c'est le déconfinement qui triomphe grâce à la pensée créative de l'être humain, laquelle finit par s'imposer. Tout comme l'ont fait déjà de nombreux créateurs, « l'archipel du Goulag »³ de Soljenitsyne, la musique de Beethoven⁴, sont là pour en témoigner à jamais ! ■

2. Huis clos est une pièce de théâtre en un acte de Jean-Paul Sartre, rédigée à la fin de l'année 1943.

3. Un chef d'œuvre de la littérature russe, L'Archipel du Goulag d'Alexandre Soljenitsyne a été publié en 1973 . Il raconte le système carcéral et de travail forcé mis en place en Union soviétique à partir de 227 témoignages de prisonniers, ainsi que de l'expérience de Soljenitsyne lui-même.

4. Compositeur et pianiste allemand né à Bonn en décembre 1770 et mort à Vienne le 26 mars 1827. Son incroyable capacité à composer alors qu'il avait perdu l'ouïe, en ont fait un personnage de légende.

Désinformation

Par *Taoufik Benkaraach*

Un virus peut en cacher un autre ... S'il y a un virus dangereux qui se propage en silence dans nos sociétés en usant de l'intoxication informationnelle, se démultiplie au grand jour et donne lieu à une vraie « épidémie mentale » (Volkoff), c'est bien cette locution globale : « Fake news » ou « infox¹ », désignant une « Fausse information ». Cette formule est d'ailleurs source de confusion puisqu'elle assemble deux termes contradictoires ... Bienvenue dans le monde de la désinformation !

Apparue initialement en 1953 dans un dictionnaire soviétique (en russe « dezinformatzia »), dans un contexte où il y avait des masses média et une lutte idéologique planétaire, la désinformation se présente aujourd'hui sous des formes diverses et variées, dissimulée en stratagème de communication pour influencer une opinion, imposer une croyance ou des attitudes à un public (Huyghe). Elle peut viser à fausser la perception de la réalité, en diffusant des informations transformées : mensongères, orientées, tronquées voire construites de toutes pièces, tout en les affirmant comme vraies et en masquant la manipulation qui les sous-tend. Elle cible souvent les masses (manipulation de l'opinion publique) mais peut aussi se limiter à des cercles plus restreints (Ecosystème d'une entreprise). Cependant, il ne faut pas la confondre avec la mésinformation qui désigne une information intentionnellement erronée (Larousse).

Si la désinformation a connu une ampleur sans précédent depuis le début des années 2010, avec l'explosion des réseaux sociaux, de leur usage et de la viralité associée, le phénomène s'est largement médiatisé depuis 2016, avec la campagne présidentielle américaine². Le nombre de pays exposés à des campagnes de

1. Nouvelle expression adoptée par l'Académie française, constitue une information mensongère délivrée dans le but de manipuler ou tromper un auditoire.

2. La campagne de l'organisation russe Internet Research Agency (IRA) avait été mise en évidence par le comité du renseignement du Sénat (avec l'appui de l'Institut Internet d'Oxford).

désinformation ne cesse d'augmenter³ : 28 en 2017, 48 en 2018 et 70 en 2019, à leur tête la Chine, souvent pointée comme acteur majeur dans l'ère de la désinformation. La Crise mondiale du Covid-19 verra justement le jour dans ce pays ...

La situation psychologique du récepteur, en période de crise ou sous la menace d'un risque majeur, accentue l'impact de l'information/désinformation sur la base de son degré de sensibilité : l'origine du Covid-19, l'utilité des masques de protection, les nouveaux traitements médicaux, l'évolution de la pandémie dans certains pays, ... sont des exemples de terrains fertiles à la désinformation en cette période sensible. Au Maroc, la désinformation est allée jusqu'à provoquer une polémique sur un projet de loi visant à « l'incriminer ».

Les technologies de l'information sont sans doute à l'origine de l'accélération de la prolifération de la désinformation : De nouveaux logiciels et algorithmes de plus en plus puissants facilitent la manipulation et la fabrication des contenus, tandis qu'Internet et les réseaux sociaux accroissent les fausses nouvelles diffusées par des Etats, des responsables politiques, des entreprises, et même par des chercheurs malhonnêtes. La désinformation est désormais une véritable arme dans la guerre informationnelle. La cible est souvent un public connecté et info-dépendant, dépourvu de sens critique, inondé par des flux informationnels en continu et incapable de discerner le vrai du faux. Dans ce désordre, la désinformation est devenue une profession, une industrie, au service de la décrédibilisation et de la déstabilisation. Elle vient remettre au goût du jour Sun Tzu⁴: « Tout art de la guerre repose sur la duperie », ou encore « Avant que je n'ensanglante ma lame, l'ennemi s'est rendu » ■

Référence :

- Huyghe F., La désinformation : Les armes du faux, Armand Colin, 2016.
- Bradshaw S., Howard P. N., The Global Disinformation Order : 2019 Global Inventory of Organised Social Media Manipulation, University of Oxford. 2019.
- Ireton C., Posseti J., Journalism, fake news & disinformation, UNESCO, 2018.
- Volkoff V., Petite histoire de la désinformation, Les éditions du Rocher, 1999.

3. S. Bradshaw, P. N. Howard, The Global Disinformation Order 2019 Global Inventory of Organised Social Media Manipulation, University of Oxford. 2019.

4. Sun Tzu, L'art de la guerre: Traduit et commenté du chinois par Jean Lévi, Pluriel, Ed. La référence, 2015

Désir

Par *Yasmina EL Kadiri*

Le besoin n'est pas le désir et le désir n'est pas un besoin. La limitation ou la contrainte ne sont pas le renoncement. Le confinement que nous vivons aujourd'hui est imposé et ne relève nullement d'une intentionnalité ou de la possibilité d'une frugalité voulue, interne au sujet dans le rapport à ses besoins et ses désirs. Pourtant cette question mérite qu'on s'y arrête...au risque d'enfoncer des portes ouvertes. Cette ère de l'hyper-choix, des voix nombreuses dont Ivan Illich ou plus récemment l'économiste Christian Arnsperger la qualifient ainsi : « expansion maximale, impossible à réaliser autrement que dans un fantasme de la domination absolue et dans des actes de consommation et de puissance qui, sans cesse, et sans cesse de nouveau, manquent leur cible »¹. Oui, car ce désir par essence, ne rencontre jamais son objet...fantasmé. Dans cette quête narcissique, dans un monde du consommable-jetable, besoins et désirs se confondent, nous ne savons plus qui est l'un et quel est l'autre...

Du Bouddhisme aux religions du Livre, des philosophies d'Epictète et des Stoïciens, de Diogène et les Cyniques, et de Freud et ses théories de la pulsion (Eros, Thanatos...) à Maslow et sa pyramide des besoins ou Fromm et son ancrage des besoins humains dans les conditions structurales de l'existence, les tentatives pour produire une théorie globale des besoins humains et du désir sont pluri-millénaires...

Des penseurs contemporains tels qu'Arnsperger, Méda, Kuntze ou Viveret ouvrent un espace de la modernité dans ce cloisonnement des doctrines...Ils défendent l'idée selon laquelle au-delà de la société de consommation excessive, il existerait en chacun de nous une tentation de la sobriété qui ne serait ni

1. Arnsperger, Christian. Critique de l'existence capitaliste, Paris, Les éditions du cerf, 2005, p.195.

ascétisme ni renoncement mais plaisir ;le plaisir d'une simplicité qui autorise - et le sujet et son ouverture à l'autre - la convivialité, cette notion forte située par Illitch sur le curseur nous alertant de l'instant où consommation et croissance se retournent contre l'humain ■

Référence

- Illitch Ivan. La Convivialité, Seuil, 1973 (titre original : Tools for conviviality)
- Illitch Ivan. La Perte des sens, Fayard, Paris, 2004.
- Illitch Ivan. La corruption du meilleur engendre le pire, entretiens avec David Cayley, Actes Sud, 2007.
- Arnsperger, Christian. Critique existentielle de la croissance économique. Eléments pour une « transition anthropologique », Revue interdisciplinaire d'études juridiques, vol. volume 77, no. 2, 2016, pp. 73-97.
- Maslow, Abraham. L'accomplissement de soi : de la motivation à la plénitude, Paris, Eyrolles, 2013
- Fromm, Erich. The sane society, London, Routledge & Kegan Paul, 1968.
- Freud, Sigmund. Pulsions et destins des pulsions. Éditions Payot, 2013.
- Méda D., Cassiers I. et Maréchal K. [2017], Vers une société post-croissance, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- Viveret P. [2010], « Sortir de la démesure », Projet, vol. 317, n° 4, p. 13.
- Lastovicka J. L., Bettencourt L. A., Hughner R. S. et Kuntze R. J. [1999], « Lifestyle of the tight and frugal : theory and measurement », Journal of Consumer Research, vol. 26, n° 1, p. 85-98.
- Ben Kemoun, N. & Guillard, V. (2019). II. La sobriété matérielle : définition, caractéristiques et enjeux. Dans : Dauphine Recherches en Management éd., L'état du management 2019 (pp. 16-26). Paris: La Découverte.

Discipline

Par *Driss Ksikes*

Les dictionnaires les plus sophistiqués nous apprennent que dans les écoles européennes, créées par les religieux au Moyen âge, la discipline a longtemps signifié l'attitude dévouée, servile de disciples vis à vis de leurs maîtres. Le mot latin disciplina signifiait d'abord la formation de disciples au respect de règles que transmettaient les tenants d'une tradition donnée. En recoupant avec l'anthropologie politique des sociétés arabes, nous réalisons que dans toutes sortes de chapelles, zaouiyas et échoppes d'artisans, le maître a longtemps eu un droit de propriété sur le corps et l'esprit de son apprenti. La discipline de soumission que lui devait ce dernier en retour scellait le contrat implicite qui fondait son autorité absolue. A vrai dire, quels que soient les lieux où prévalaient des rapports de pouvoir contraignants et une régularité ou permanence d'interactions -temples, garnisons, forteresses, pénitenciers, usines, hôpitaux, asiles-, la discipline a longtemps pris la forme d'un pouvoir exercé sur les corps pour les rendre dociles et utiles à la fois. Qu'elle se déploie au nom de l'agression féodale, d'un capitalisme déshumanisant ou d'un autoritarisme arbitraire, elle ne fait que changer d'apparence.

Le mot « discipline » est ambivalent, bicéphale. Il renvoie certes à une contrainte extérieure d'une organisation qui gouverne les êtres dans leur rapport au temps, à l'espace, aux normes, mais indique en sus une astreinte intérieure à reproduire des habitudes, manières d'être, rituels, sacrés ou profanes. Il souligne d'un côté le besoin de réguler les actes pour construire une société moderne, industrielle, productrice et performante. Comme il évoque, d'un autre côté, la nécessité de se gouverner soi-même, comme préalable à une vie saine en société. Mais comment dissocier les deux ? En distinguant la force de la loi imposée et celle du besoin ressenti ? Probablement. La discipline voulue par une communauté est souvent en conflit avec le désir de ses individus. Du coup, les moyens de les faire adhérer diffèrent.

A l'école, le mot porte un double sens, moral et scientifique, politique et didactique. Ainsi, la discipline promet en même temps de nous affranchir par l'acquisition de nouvelles connaissances et méthodes, et de nous contraindre voire nous abrutir et, parfois, nous infantiliser. Qu'elle serve autant à éduquer qu'à punir, à élever qu'à contenir, à libérer qu'à surveiller, montre à quel point elle est à double tranchant, qu'elle désigne non seulement un classement des savoirs mais une manière d'exercer du pouvoir.

Sous le poids du Covid-19, le maître mot devient la discipline, entendue comme une somme de gestes barrières, distanciation sociale, lavage des mains (et des cerveaux ?). Il n'est pas dit que tout le monde s'y plie par pure soumission à une règle imposée, mais également par peur, par nécessité ou juste par commodité. Il n'empêche, l'Etat a très vite repris ses droits disciplinaires, de contrôle, de surveillance, de tracking, voire même d'enfermement abusif pour indiscipline ■

Pour aller plus loin :

- Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », in Pourparlers 1972 - 1990, Les éditions de Minuit, Paris, 1990.
- Michel Foucault, L'Archéologie du savoir, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1969 ; rééd. 1992.
- Abdellah Hammoudi, Maître et disciple. Genèse et fondement des pouvoirs autoritaires dans les pays arabes ; Ed. Maisonneuve & Larose, 2001

Emotions

Par *Caroline Minialai*

Joie, tristesse, colère, peur, dégoût et surprise : six émotions « simples » identifiées par Ekman (1972), à partir desquelles peuvent naître des émotions plus complexes. Elles peuvent être individuelles ou collectives, innées ou culturelles, et elles ont un caractère contagieux (Hatfield et al., 1993). Un peu comme un virus, elles se répandent et se propagent au sein d'un groupe, qu'il s'agisse d'une famille, d'une entreprise ou d'une nation. Elles peuvent alors modifier les dynamiques et le fonctionnement du groupe dans lequel elles évoluent. Déterminantes dans la gestion des entreprises familles, elles prennent dans les sociétés du « care » une toute autre dimension.

En effet, on voit se développer dans les métiers du service à la personne et du « care » une forme de monétisation des émotions, ou plus exactement de leur manifestation dans le sourire, l'accompagnement, le calme. Ce « travail émotionnel » est indispensable dans la situation actuelle à de multiples niveaux : à l'hôpital bien sûr, au sein de la structure familiale élargie, mais aussi dans le secteur de la distribution ou de l'entretien.

Pourtant, comme certains sociologues le mettent en évidence, cette charge émotionnelle accentue encore les inégalités homme-femme, car dans nos sociétés, la gestion et la prise en charge des émotions pèsent majoritairement sur les femmes. La crise actuelle permettra peut-être de déconstruire dans le monde d'après ce stéréotype, tout en redonnant aux émotions l'importance qu'elles devraient avoir, en ce sens qu'elles contribuent à donner sens et forme à notre monde ■

-
- Froidevaux-Metterie C. (2020), « Le poids des émotions, la charge des femmes », AOC, 21.04.2020, <https://aoc.media/analyse/2020/04/20/le-poids-des-emotions-la-charge-des-femmes/>
 - Ekman P. (1972), « Universals and cultural differences in facial expressions of emotions », Nebraska Symposium on Motivation, vol. 19, Lincoln University of Nebraska Press
 - Hatfield E., Cacioppo T. John, et Rapson L. Richard (1993), Emotional contagion, Current Directions in Psychological Science, N° 2, pp. 96-99.

Epicentre

Par *Annie Devergnas*

Nous subissons en ce moment un ébranlement inouï de la planète, qu'on pourrait bien assimiler à un séisme généralisé. Les géologues et sismologues nous ont appris qu'un séisme part toujours d'un épïcentre, le « point de la surface terrestre où le séisme a été le plus intense ». Or de ce séisme, à la fois sanitaire, social et économique, quel est l'épicentre réel : est-ce un laboratoire chinois ? Mais à quoi bon connaître sa géolocalisation exacte, alors que les ondes de choc se sont si vite répandues aux endroits les plus éloignés de cet épïcentre supposé : en Italie, en Europe et dans le monde entier, en de multiples et incontrôlables répliques.

Comment ne pas se remémorer alors cette Sourate (XCIX, 1, 2) : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux./Lorsque la terre tremblera d'un violent tremblement,/Qu'elle aura secoué ses fardeaux,/L'homme demandera : « Qu'a-t-elle ? »/Alors elle racontera ce qu'elle sait...», sourate citée, par exemple, par Abdelkebir Khatibi dans *Amour bilingue*.

Que nous raconte donc la planète ? Non pas, certes, que l'humain subit un châtement divin pour ses fautes, comme le proclament les prophètes eschatologiques de tout poil : il n'est nul besoin d'une force extérieure et transcendante pour qu'il récolte les conséquences de ses multiples abus, sur l'environnement et sur lui-même.

Mais par ce séisme généralisé, la terre nous dit clairement que chacune de ses parties est totalement interdépendante de chaque autre, en un immense réseau interconnecté non seulement virtuel, mais aussi très concret : un épïcentre, quel qu'il soit, devient aussitôt multiple et planétaire.

Ainsi, nos sociétés humaines sont désormais bien proches de ces « phénomènes d'alignement des bancs de poissons », mathématiquement étudiables, nuages mouvants de poissons ou d'oiseaux où les individus tirent force et protection contre les prédateurs par leur nombre et leur cohérence. Pour ma part, j'en tirerai une deuxième leçon de sagesse suggérée par la terre : c'est en s'engageant tous ensemble que l'on reste fort, pour le pire mais aussi pour le meilleur ! ■

-
- AbdelkebirKhatibi, *Amour bilingue*, p. 16
 - AmicFrouvelle, « Phénomènes d'alignement des bancs de poissons, nuées d'oiseaux et opinions politiques », leçon de mathématiques de l'Institut Poincaré du 16/03/2019
 - Perrine Passafiume, membre de l'équipe de rédaction de Fishipedia : « Banc de poissons : et si l'Homme s'inspirait de leur esprit collectif ? » Perrine Passafiume, membre de l'équipe de rédaction de Fishipedia, 12/12/2019

Epicurisme

Par *Issam Eddien Tbeur*

« Profite de l'instant présent ». Qui n'a jamais entendu ou lu cette célèbre exhortation épicurienne, que le poète latin Horace (-65/-8) a vulgarisée à travers son fameux « Carpe diem » ? La citation/traduction complète est : « Cueille le jour présent sans te soucier du lendemain ». Nul besoin d'être philosophe érudit pour faire sienne cette formule. Toute une génération de fumeurs marocains, amateurs de Marquises, ont été à l'école d'Epicure sans le savoir. Quel rapport, me direz-vous ? Eh bien sachez que pendant des décennies, ladite marque de clopes locales (aux couleurs grises) a employé l'adage épicurien comme argument de vente. Il suffit, pour s'en convaincre, de googler « paquet de cigarettes marquise carpe diem », pour que l'on tombe nez à nez avec l'illustration suivante : un homme des cavernes à moitié nu, armé d'une massue, debout à côté d'un lion rugissant en train de tourner la tête dans le sens inverse de l'homo-sapiens ; entre les deux, un écusson surplombé d'une couronne, et sous-titré par le slogan épicurien : « carpe diem ». Bizarre, pour un produit de consommation nocif pour la poche et les poumons. Autres temps, autres mœurs marketing !

C'était donc cela la définition de l'épicurisme, pour les fumeurs des décennies 70-90. Avant que les organismes de santé mondiaux n'imposent leur dictat par un changement radical de slogan : Fumer tue. En France, et ailleurs, on fait mieux : ce sont des images d'organes gangrénés par le cancer qu'on expose à la conscience décomplexée des fumeurs, que leur épicurisme invétéré protège des angoisses du futur : « Fume ta clope du jour, sans te soucier du lendemain ». Il paraît même que c'est eux les plus épargnés, en ces temps de coronavirus.

Il est évident qu'une telle interprétation de l'épicurisme est caricaturale. Ne nous y fions pas. Car l'Epicurisme (ou l'école du jardin, fondée par Epicure : -341/-270) est une philosophie pratique, qui repose sur une discipline morale

censée nous apprendre à bien vivre, et à bien mourir. La clé d'une telle sagesse ? Chasser de soi les troubles de l'âme, pour atteindre l'*ataraxie*. Pour ce faire, un quadruple remède, fondé sur des principes clairs comme de l'eau de roche : 1) ne pas craindre les dieux ; 2) ne pas craindre la mort ; 3) Le bonheur est accessible ; 4) la douleur est supportable. Saisissons combien ce *tetrapharmakon* peut nous être précieux en ces temps anxiogènes de pandémie du Covid 19. On pourrait même, pourquoi pas ?, en souffler un mot à nos stations radios nationales qui embauchent un certain nombre de charlatans/fqihs/guérisseurs improvisés. Initiés aux rudiments de la sagesse grecque, ces derniers pourraient sainement dispenser la prophylaxie épicurienne à une population en mal de repères et de remèdes. Petit doute tout de même concernant la première des panacées : ne pas craindre les dieux. Trop anachronique, trop blasphématoire, pour la majorité écrasante de croyants monothéistes que nous sommes (censés être). Pour le reste, ça peut aller. Encore faut-il s'armer d'une bonne dose de foi. L'essentiel, c'est de savoir cultiver son jardin intérieur, en relisant avec profit *La Lettre à Ménécée*, du sage Epicure. Carpe diem ! ■

Fake-news

Par *Abdelahad Sebti*

Comment s'étonner de l'ampleur que prend le phénomène des fake news en ces temps de pandémie et de confinement généralisé ? En temps normal, on parle couramment de diffusion « virale » pour tout type d'information qui envahit la toile ; ce serait donc actuellement une circulation virale se rapportant à un temps du virus. Les fake news actuels sont très variés et reflètent des courants d'opinion souvent antagoniques. Des fausses annonces de diffusion du covid-19, des médecins faisant la promotion de remèdes incertains, de fausses décisions attribuées aux instances étatiques, et différents types d'informations qui relèvent de la théorie du complot, et qui reflètent des luttes à caractère mondial, et principalement la crise du leadership américain et la guerre commerciale entre les U.S.A et la Chine. Au niveau des représentations culturelles, ce sont les affirmations puisées dans la tradition théologique faisant de la calamité une sanction divine ou une annonce de la fin des temps.

En fait, le terme anglais *fakenews* est difficilement traduisible par « fausse information », il peut aussi signifier information erronée, insuffisamment vérifiée, ou transmise par erreur. C'est pour cela que dans une perspective historique, le phénomène me semble relever du mensonge et / ou de la rumeur. Au niveau de l'histoire politique, la pratique du mensonge est liée à l'image de l'historien de cour qui déforme les faits pour faire l'apologie d'un souverain ou d'une dynastie, et dénigrer un opposant ou un dissident. Dans les sociétés musulmanes, le révolté est souvent qualifié de *dajjal* (Antéchrist). Il y a sept siècles déjà, la Muqaddima d'Ibn Khaldûn évoqua ces usages dans sa critique des historiens de son temps. L'historien a tendance à falsifier les faits quand il enregistre les événements du présent, il fait de même quand il raconte des événements du passé. Dans le deuxième cas, il s'agit plutôt d'une manipulation de la mémoire collective.

Le fake news relève aussi de la rumeur qui constitue elle aussi un phénomène très ancien. Au niveau historique, l'on sait que la rumeur est souvent liée aux peurs collectives, au malaisesocial porteur de germes de révolte. Les sciences sociales ont récemment réhabilité la rumeur comme objet d'étude au-delà de son caractère anecdotique ou marginal. Je pense notamment à l'ouvrage de Philippe Aldrin, *Sociologie politique des rumeurs* (2005) ; l'auteur en arrive à considérer la rumeur comme un marché parallèle de l'information, et un moyen que les acteurs politiques utilisent pour contourner les contraintes informationnelles dictées par la modernité politique, telles que la transparence et la distinction entre espace public et espace privé.

Le fake news est un prolongement de pratiques sociales héritées du passé, mais il est en même temps inséparable du paysage médiatique lié à la globalisation. Autoroutes de l'information, connexion entre les médias et les réseaux sociaux, multifonctionnalité du smartphone, progrès impressionnant de l'intelligence artificielle, et omnipuissance des G.A.F.A. L'ambivalence affecte différents aspects de cette évolution. C'est une démocratisation de l'accès à l'information et de la production de l'information, mais ce sont aussi toutes sortes de dérives porteuses de désinformation, entre autres du fait que la diffusion virale signifie des bénéfices substantiels des annonceurs qui accèdent par là-même à l'information délimitant les profils des consommateurs potentiels. Rappelons aussi que le progrès technologique facilite la manipulation de l'image en même temps qu'il favorise la détection de la manipulation. Il est révélateur que dans la crise sanitaire actuelle, aux fake news succèdent des communiqués de mise au point dans les médias publics lorsque la désinformation risque d'entraîner des phénomènes de panique ou de nuire à la bonne gestion du confinement.

Les fake news ont aussi une portée plus large qui suscite l'intérêt de la philosophie politique. Dans *La faiblesse du vrai* (2018), Myriam Revault-d'Allonnes relie l'usage des fake news à la notion de « post-vérité » qui a envahi le champ politique et médiatique dans le contexte du Brexit et de l'élection de Donald Trump à la présidence des Etats-Unis, événements corrélatifs de la montée des populismes et de la crise des démocraties représentatives dans

différentes régions du monde. Il s'agit d'un véritable brouillage de la ligne de partage entre le vrai et le faux, et d'un nouveau « régime de vérité » qu'il faut situer dans l'histoire du rapport entre vérité et politique ■

Inégalités

Par *Kenza Sefrioui*

Mot couperet. « C'est inégal », dit-on d'un collectif où il y a, pour le dire familièrement, à boire et à manger. Ça manque de constance, de régularité, ce n'est pas uni. Cela n'obéit pas à la règle, au canon classique, image de la perfection. D'un point de vue esthétique, on n'est pas dans les irrégularités flamboyantes du baroque. Non, « inégal », ça fait juste tâche. On tourne la page. Mais au-delà du jugement péjoratif, s'interroge-t-on sur ce qui fait de cet ensemble un tout ?

Mot relatif. Défini à partir de son contraire. L'inégalité, nous rappelle le dictionnaire Larousse, est une expression mathématique « qui traduit l'écart entre le mouvement observé d'un corps céleste et un mouvement idéal, circulaire et uniforme de ce corps autour d'un corps central ». Peut-on penser l'inégalité que dans l'écart à la norme, qui serait l'égalité, renvoyée, elle, à l'idéal ? L'inégalité se charge alors de la densité du fait, du réel, tandis que l'égalité demeure abstraite. Voire irréalisable. La France a inscrit l'égalité dans sa devise mais ne cesse de la piétiner. Et que dire de notre société de castes, malgré le préambule de notre constitution qui prône l'égalité des chances ? Malgré la Déclaration universelle des droits de l'Homme, qui clame en vain que « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits » ?

Mot le plus souvent pluriel. Au singulier du concept d'égalité fait écho la multiplicité de ses possibles violations : discriminations, exclusions, fermetures, rejets, violences d'une approche néolibérale de l'économie s'imposant comme une camisole à des vies renvoyées à la marginalité.

Mot réel. Concret, d'autant plus aujourd'hui, en confinement, les chiffres de la violence au sein des foyers, la précarité des travailleurs de l'informel privés de

ressources, le gouffre entre ceux pour qui la « continuité pédagogique » se fait sans heurts et ceux pour qui elle ne se fait pas.

Mot jamais seul. Les inégalités posent la question de l'injustice, de l'absence de démocratie réelle, qui elle exige l'égalité, dans ses applications concrètes : redistribution, solidarité, protection des plus faibles, respects des singularités, équilibre, équité, réciprocité, pensée du collectif, État providence...

Mot qui clame l'urgence d'une réparation. Qui invite l'égalité à sortir du seul champ du droit pour se réaliser politiquement, socialement.

Un mot pour se remonter les manches ■

Pour aller plus loin :

- Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Jean-Jacques Rousseau
- La société des égaux, Pierre Rosanvallon, Seuil, 2011

Influence

Par *Mama Hamimida*

L'influence est l'arme de guerre silencieuse de l'intelligence stratégique. Le but, déjouer le concurrent et le vaincre, agir sur le comportement du consommateur, fasciner l'électeur, changer la perception du juge, modifier le paradigme de pensée de la foule, etc. L'influence est présente dans tous les domaines, économique, politique, culturel, social, managériel, et relationnel.

Souvent confondue avec le lavage de cerveau, la programmation ou la persuasion, l'influence s'en démarque par la manière subtile dont use celui qui influence pour amener sa cible à modifier ses fondamentaux par sa propre volonté, sans coercition, sans menace et sans violence. Le charisme, l'omnipotence, la raison, l'art du discours sont le propre de celui qui influence. Ce dernier doit aussi détenir un savoir ou des connaissances larges et variées, bien connaître sa cible et l'effet désiré de son influence. Comme disait Oscar Wilde, on a le droit de juger un homme à l'influence qu'il exerce sur ses amis.

L'influence se distingue de la manipulation, car si cette dernière est catégoriquement immorale, utilisée par le manipulateur pour servir ses propres intérêts et a des effets négatifs sur le manipulé, l'influence peut avoir des effets positifs comme négatifs et elle peut être exercée de manière directe ou indirecte.

De l'influence directe de grandes personnalités sur leurs communautés, véhiculant des aspirations de liberté et d'égalité à travers l'art du discours et la force de l'argument à l'influence d'autres semblables portant des messages annonciateurs d'une déstabilisation menaçante de l'ordre et des valeurs démocratiques.

Dans le monde de l'entreprise, la clé du pouvoir des dirigeants réside dans l'influence et non dans l'autorité (Kenneth Blanchard)¹. En externe, cette

1. cité dans Pelletier, A. et Cuenot, P. (2013). Intelligence économique, mode d'emploi. Edition Pearson.

influence s'exerce sur les politiques publiques en passant par des réseaux interpersonnels où les cadres intermédiaires des entreprises et les représentants de l'Etat interagissent pour une définition concrète de la politique publique qui favorise les grands groupes.

Dans la concurrence, la communication se fait pilier de l'intelligence économique. Pour défendre sa part de marché, on fonde sa légitimité sur la qualité des réponses à des problématiques spécifiques. Fini les faux arguments et les mensonges. On sort donc là d'une perception noire ou grise de l'influence pour entrer dans un champ où l'on voit s'ajouter influence et communication (Juillet et Racouchot B.)

Dans le monde politique, il est une influence secrète dont Kati Marton nous invite à découvrir dans une analyse des liens au sein des couples présidentiels durant leur séjour à la Maison-Blanche. Ces premières dames qui exercent leur influence dans l'ombre, font avancer les grandes causes, basculent parfois l'Histoire et influencent l'opinion publique par le jeu de la preuve sociale : quand les individus sont incertains, ils vont regarder les comportements des autres ou écouter les autres pour déterminer les leurs.

L'influence des médias a pris une large place partout dans le monde, elle représente un pouvoir sur toutes les tranches de la société. Les médias définissent ce qui est important à savoir pour les individus et ce qui ne l'est pas, ce qu'il faut accepter et ce qu'il ne faut pas. Ils véhiculent des valeurs, des modes de pensées et des habitudes profitant de l'individualisme dans lequel nos sociétés s'enfoncent. Certains médias usent de leur influence pour permettre à des particuliers et à des groupes de duper les populations en se montrant dans des rôles caritatifs et humanistes mais qui en fin de compte ne sont qu'un voile pour servir leurs propres intérêts ■

Références:

- Cialdini, R. (1984). Influence et Manipulation : Comprendre et Maîtriser les mécanismes et les techniques de persuasion. Editions First.
- Juillet, A. et Racouchot, B. (2012). L'influence, le noble art de l'intelligence économique, Revue Communication et organisation, pp 161-174.
- Marton, K. (2010). Femmes d'influence. Editeur Tchou.
- Pelletier, A. et Cuenot, P. (2013). Intelligence économique, mode d'emploi. Edition Pearson.

Intériorité

Par *Hammad Sqalli*

Chercher au-dedans la vérité du dehors ou chercher au-dehors la vérité du dedans. L'antagonisme doctrinal est plus exaspéré aujourd'hui que jamais, surtout que le moment de crise invite inéluctablement l'humain à (re)penser son existence, son chemin, son temps perçu, vécu et projeté dans un univers visible qui se veut objectif, et un monde fait d'expériences (quasi) subjectives : l'être.

Ce partage, au moins apparent de l'expérience en extériorité et intériorité, ne saurait être réduit à une séparation où l'intérieur est l'en deçà d'une frontière ou d'un espace cerné par une clôture. Dans cette acception, l'intériorité se forme exclusivement par le langage de l'extériorité. En se saisissant comme intérieur à lui-même, c'est-à-dire comme esprit, l'homme a l'intuition, explicite ou confuse, à la fois d'une originalité et d'une dignité : tout en étant une part, infime, de la nature et de la société, il se trouve, par rapport à cette nature et à cette société, non pas exactement au-delà et ailleurs, mais à la fois vertigineusement décentré et intimement recentré. Et cette distance sans distance est source d'exigence à l'égard de la nature et de la société ; elle permet de juger et de dépasser toute objectivité ; le subjectif, si fugitif et superficiel qu'il soit, étant toujours l'inobjectivable.

Cette intériorité, à la fois vide et plénitude, reflet et miroir du dedans et du dehors, demeure la lumière révélatrice du sens et du nons sens, où objectivités et rationalités s'entrelacent avec mystiques et poésies pour tisser un vêtement de vérité qui laisse transparaître de ses porosités des filets de subjectivation du monde. En effet, comment évacuer l'idée selon laquelle l'intériorité est l'être de l'homme et un vide au cœur de son être, où les portes métaphysiques entrouvertes vers le dessous du je(u) et le principe des choses nourrissent une

propriété qu'on ne peut partager pleinement ? Cependant, la séparation et la solitude créées par les différents confinements génèrent les besoins de nature et de culture, de langage des choses et de discours d'autrui qui nous disent objectivement une vérité subjectivement insaisissable. Quelle alternative ?

La renaissance de la métaphysique avec Bergson nous invite à redécouvrir l'intériorité sous forme d'une intuition de la durée comme donnée immédiate de la conscience et créativité substantielle, où cette durée est la médiation entre création de mondes (propriété des démiurges) et appréhension de la matière dans une totalité objective (vision Hégélienne, voire marxiste). Cette vision du complexe d'intériorité-extériorité apparaît comme substantialiste à la phénoménologie contemporaine avec husserl réinventant le cogito en conscience universelle, de soi et pour soi, comme elle est étrangère à Saint-Augustin : « C'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité ». Cette conscience universelle, surtout en temps difficiles, incite les êtres, comme des sujets pensants et agissants, à faire de l'intériorité une révélation de sens où la subjectivité demeure le réel fondement de toute objectivité. Notre rapport au temps et à la durée nous invite enfin à reconsidérer nos chemins et leurs expériences dans une relation moins prévisible, plus humble, plus en phase avec un principe, aussi subjectif soit-il : s'attendre à l'innatendu (Edgar Morin) ■

-
- M. Ibn Arabi, L'Harmonie parfaite, Albin Michel, 2001
 - Saint Augustin. Les confessions. Trad. E. Tréhorel & G. Bouissiou. Bruges-Parie, 1962
 - K. Marx & F. Engels. L'idéologie allemande. Trad. H. Auger & G. Badin & al. Pensées éd. Paris, 1962
 - H. Bergson. Essai sur les données immédiates de la conscience (1889), éd. Arnaud Bouaniche, Paris : PUF, coll. « Quadrige », 2007, 322 p.
 - E. Morin. Mes philosophes, éditions Germina, coll. « Cercle de philosophie ». Paris, 2011

Ivresse

Par *Aicha Belarbi*

Enivrez-vous. Il faut être toujours ivre, écrit Baudelaire. « Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous¹[1] ».

Cette citation n'a jamais été aussi judicieuse qu'elle ne l'ait aujourd'hui, en cette période de confinement où le temps a perdu ses ailes, sa légèreté, son envol pour peser de tout son poids sur les **épaules frêles des confinés, les pousser à courber l'échine et se plier sous ses multiples exigences**

Le temps tyran, le temps horloge, qu'on comptait en heures, minutes et secondes s'appesantit, s'arrête, devient lourd, interminable et surtout incontrôlable. On se plaignait, disant que le temps est en train de fuir, aujourd'hui c'est nous qui fuyons le temps. Comment échapper à cet ennui, cette souffrance ? L'ivresse serait-elle un remède à la pesanteur du temps.

Ivresse, « Sukr » en arabe est liée au vin, aux drogues, pour s'oublier, pénétrer un monde fantastique, peuplé de fantômes, de nymphes, de djinns, d'afarit, au sein duquel le corps s'immobilise, l'esprit s'existe, le langage se désarticule et les pulsations cardiaques se désorganisent. Or, dans le langage courant, le terme prend une acception plus large. Poésie et vertu, nous rappelle Baudelaire, que bien d'autres avant lui ont traité, chanté tels Omar Al Khayyam, Abou Nawwas, et notre admirable poésie musicale populaire El Malhoun, j'ajouterai l'amour de Dieu, l'amour passion, l'écriture, l'artetc, **leur pouvoir permet de s'enivrer autant que le vin.**

1. Charles Baudelaire - *Le Spleen de Paris*, XXXIII, 1869

L'écriture, l'art, la spiritualité, une ivresse, source d'inspiration, de réjouissance, un exécutoire qui ouvre la porte vers la création. Cette évasion dans le religieux, dans l'imaginaire, le fabuleux, le merveilleux, les contes de fées, bouscule, emporte l'être, l'amène à réfléchir sur ce qui l'entoure, et d'interroger son moi intérieur. Elle permet de voir les choses autrement, d'exprimer des émotions, des affects, des idées, par une confrontation entre le monde tel qu'il est et ses représentations, ce qui donne à l'ivresse ce caractère subversif. D'où le besoin de s'enivrer pour échapper à l'angoisse du temps, au burn-out, à l'oisiveté ; une exhortation au changement

Les poètes de l'amour, les mystiques revendiquent l'ivresse comme une ouverture à la voix divine. Ivresse spirituelle ou divine dans le sens d'extase et de joie mystique est assez répandue dans la littérature religieuse. Ibn Arabi, « ou l'amour à la lisière de l'ivresse » ouvre les voix de l'amour sous le signe du sacré, « par Dieu, j'éprouve de l'amour à un point tel que me semble t-il les cieux se disloqueraient, les étoiles s'affaîsseraient et les montagnes s'ébranlèrent si je leur en confiais la charge ».

Comment vivre l'ivresse au temps du confinement ? Comment opérer cette fuite momentanée vers un autre monde où on retrouve les élans d'**un Sindbad sur son tapis volant, traversant mers et montagnes, se laissant bercer par la grâce des vents, pénètre dans les grottes, découvre des trésors, s'empare des uns et en cache d'autres, rencontre des vizirs, s'attable avec des rois. Quand il reprend son envol dans l'allégresse et la sérénité ; l'attraction terrestre disparaît. Entre ciel et terre sans contraintes, sans soucis, il se laisse baigner dans l'errance, ce plaisir d'être avec soi, n'ayant comme compagnon qu'une lune éblouissante et comme interlocuteurs des étoiles loquaces.**

Mais pour être Sindbad, il faut parler plusieurs langues, savoir s'adresser à tous les êtres, vivants, savoir décoder les signaux, et apprendre à être partout connecté, rôle que joue de nos jours internet, facebook et les réseaux sociaux. Mais comment accéder à cet univers si ce n'est par un apprentissage méthodique, une alphabétisation numérique, et des moyens appropriés pour acquérir des moyens de communication.

On est donc en droit de nous interroger, Comment un confiné ou une confinée peuvent t-ils s'enivrer s'ils ne possèdent ni tablettes, ni Iphone performant, s'ils ne savent ni lire ni écrire, s'ils n'ont pas les clés d'accès au paradis de l'écrit et de l'image. Parler aux voisins leur est interdit, sortir dans la rue par nécessité, monter sur les terrasses est comptabilisé. Reste une télévision en agonie surtout pendant ce mois de Ramadan, des informations pléthoriques sur le covid 19, l'ancrage de la peur de la maladie, et des autres : l'enfer c'est les autres.

Le Covid 19 a mis en exergue les grandes inégalités sociales, la marginalisation d'une grande partie de la population, les discriminations devant le savoir et le pouvoir. Comment y remédier ? L'après confinement ferait-il naître un autre Maroc, avide voire ivre de connaissances, de savoir de partage de pouvoir ? De la nouvelle ivresse, jaillira sûrement la démocratie des peuples qui contrôlent réellement les institutions ■

Joie

Par *Aicha Belarbi*

La joie, une émotion agréable, un sentiment de satisfaction ou de plaisir qu'éprouve un individu au moment où un de ses désirs vient d'être satisfait. Elle est souvent synonyme de jouissance, satisfaction, bonheur, euphorie, béatitude. Ne parle-t-on pas de Joie de vivre, une façon d'embrasser l'existence avec confiance, bien-être et bonheur. Ne Pousse-t-on pas des cris de joie pour exprimer son contentement et son enthousiasme. Accomplir une tâche avec plaisir c'est s'en donner à cœur joie ; et ces rabat-joies : personnes d'humeur chagrine qui troublent la joie des autres, diffament les filles de joie, métier le plus ancien du monde, mettant les nommées prostituées, pour certains belles de nuits au ban de la société.

La joie est bonheur, accomplissement et création. Spinoza, le penseur de la joie considère dans son ouvrage « Ethique » que la joie forme, avec la tristesse et le désir, l'un des trois affects fondamentaux de l'être humain. Il définit la joie comme « le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection », ce qui suppose que l'être humain fournisse de grands efforts, qu'il soit animé d'un sentiment de puissance en vue de la réalisation de soi de ses désirs et projets. Il rejoint ainsi la définition d'Henri Bergson dans « La conscience et la vie » pour qui la joie est le signe d'un accomplissement, d'une réussite et d'un achèvement, ce qui, en fait un indice du sens de l'existence humaine.

D'ailleurs, toute grande joie a un accent triomphal, la joie de l'écrivain de voir son œuvre sur les rayons des librairies, celle de la mère qui vient d'accoucher et qui cherche à synchroniser ses battements de cœur avec celle du nouveau né installé sur sa poitrine. La joie est liée à la réalisation de soi, d'une œuvre, à la création. C'est dans ce sens qu'Henri Bergson distingue soigneusement le plaisir, simple subterfuge de la nature pour provoquer la conservation des

êtres vivants et la joie, qui signale quant à elle un accomplissement de la vie humaine.

C'est cette force de la joie, en tant que réalisation de soi que nous retrouvons dans le chef d'œuvre de Goliarda Sapienza « L'art de la joie¹ » ; une quête permanente de l'allégresse, celle qui traverse les contraintes, les soucis et les déceptions et permet à l'individu de se redresser, de renaître en permanence, une pratique de la sagesse qui se concrétise dans l'art, sous ses différentes formes, l'amour, le rire, le sacré...etc.

Goliarda Sapienza est une héroïne italienne, marginale et subversive, féministe et socialiste anarchiste. Elle n'a connu la gloire que dix ans après sa mort pour rentrer dans le panthéon littéraire du XXI^e siècle. Huitième enfant d'une femme puissante et libre, figure du parti socialiste italien et amie de Gramsci, et d'un avocat dit «l'avocat des pauvres», Goliarda passe son enfance dans un quartier populaire de Sicile, dans la ville de Catane, où sa famille est assignée à résidence et harcelée par les fascistes. Déscolarisée par ses parents qui redoutent un endoctrinement fasciste, elle obtient à 16 ans, une bourse à l'Académie des Arts dramatiques de Rome. Figure emblématique de la vie intellectuelle et politique italienne, elle fut ébranlée par la révélation des crimes staliniens, aussi abandonne-t-elle théâtre et cinéma pour se consacrer à l'écriture. Résistance Prison, internements psychiatriques, précarité, suicides manqués, elle passe sa vie à transgresser, toucher le fond, ressusciter et accéder à la joie par l'amour, l'engagement et l'écriture.

Dans son œuvre de 637 pages, « L'art de la joie » elle brosse le portrait de Modesta ; une petite fille misérable qui a étrangement conscience d'être destinée à une vie meilleure. Elle a mis en œuvre, sa volonté infailible, son intelligence et sa perspicacité, pour réaliser son ambition. Rien ne l'arrêta pour accomplir son épanouissement matériel, intellectuel et sexuel. Dans sa démarche, elle est animée par une joie féroce ; quoiqu'il lui arrive, elle s'en sort, elle se forge

1. Goliarda Sapienza, L'art de la joie » traduit de l'italien par Nathalie Castagné. Editeur, Viviane Hamy, 2005

une personnalité anti conformiste en quête constante de liberté. Modesta, une femme déterminée, aidée par la chance, elle a vécu dans le bonheur, sans Dieu ni maître

« Pauvre, je dois me rendre forte en lisant, en étudiant, en cherchant en moi et chez les autres la clef de ne pas succomber. Il y en avait eu tant qui nés pauvres, par l'intelligence et la force que donne le savoirlà, devant moi, en rang dans l'immense bibliothèque, ils montraient leur nom brillant au dos brun et or de ces volumes »

« Quand Modesta ne savait pas nager, la distance entre elle et ce regard la faisait trembler d'espérance et de peur. Maintenant, seule une paix profonde envahit son corps mur à chaque émotion de la peau, des veines, des jointures..... Renversée sur le rocher, Modesta observe comme ses sens muris peuvent contenir, sans fragiles peurs d'enfance, tout l'azur, le vent, l'espace. Etonnée, elle découvre la signification de savoir que ce corps a su conquérir dans ce long, ce bref trajet de ses cinquante ans. C'est comme une seconde jeunesse, avec en plus la conscience précise d'être jeune, la conscience des manières de jouir, de toucher, de regarder. Cinquante ans âge d'or des découvertes, cinquante ans, âge heureux injustement calomnié par l'état civil et les poètes ».

L'auteur voulait se libérer des traditions de l'éducation qu'elle a reçue, elle dénonce les mensonges, l'aliénation dont la première est celle des habitudes et des significations démesurées que revêtent les mots. « Il faut s'éloigner périodiquement de tout lieu où l'habitude a tué l'objectivité »

La joie ne peut s'obtenir par la richesse, les honneurs, le pouvoir, elle est le résultat de l'acceptation, de son existence et celle des autres, de la contribution à son réel accomplissement, un désir de libération. D'ailleurs en ce moment de confinement, la joie est primordiale, une quête permanente qui nous aide à nous sauvegarder, à sauver la beauté d'une journée pour que les jours ne se ressemblent pas. Chaque journée doit être une exception, une création nouvelle, chaque journée porte son parfum propre, s'embellit par des ornements spéciaux,

se laisse bercer une symphonie singulière ; une dynamique, un mouvement qui nous évite de tomber dans la routine, l'ennui, l'anxiété et la peur de la mort.

«combattre la peur de la mort, mot en réalité qui n'est pas plus effrayant que les mots maladie, esclavage ou torture. Je ne me confronterais plus avec la mort, avec cette ligne d'arrivée qui, si on ne la redoute plus, rend éternelle chaque heure pleinement savourée. Mais il fallait être libre, profiter de chaque instant, expérimenter chaque pas de cette promenade que nous appelons vie » ■

Lâcher-prise

Par *Salma Belkebir*

« Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux pas changer, le courage de changer celles que je peux changer et la sagesse de distinguer l'un de l'autre ». disait le philosophe Stoïcien Marc-Aurèle. Prédissait-il qu'un jour l'humanité ferait face à quelque chose qui échappe complètement à son contrôle, démunie face aux aléas de la nature ?

Lâcher prise. On n'aura jamais autant apprécié la valeur intrinsèque de ce mot qu'en ces moments particulièrement inconfortables. Assignés à résidence, cette situation « d'enfermement » est vécue différemment par les uns et les autres : le lieu de résidence, sa superficie et d'autres paramètres sociaux pèsent sur la supportabilité de l'enfermement. Néanmoins, il semblerait que la durée prolongée du confinement nous a amené, chacun d'une manière ou d'une autre à « composer » et à expérimenter sans que nous le sachions peut-être, la notion de lâcher prise.

Qu'est-ce donc que le lâcher prise ? Et de quelles vertus peut-il nous gratifier ?

La notion nous parviendrait de la tradition Hindoue et signifierait l'action de complètement s'abandonner. Épictète quant à lui définit le lâcher prise comme suit : « Ne cherche pas à faire que les événements arrivent comme tu veux, mais veuille les événements comme ils arrivent, et le cours de ta vie sera heureux. ». Le lâcher prise serait donc une invitation à l'acceptation des événements tels qu'ils se présentent à nous et non comme nous voudrions qu'ils soient.

Ceci étant, beaucoup de chercheurs et d'écrivains notamment le psychiatre Christophe André insistent sur le fait que lâcher prise n'équivaut pas à une résignation béate à la réalité mais l'acceptation d'avoir moins d'emprise sur elle.

L'acceptation que nous ne pouvons pas tout faire, tout gérer et tout contrôler. « Que le désir et l'incertitude sont inhérents au monde vivant et mobile auquel nous appartenons. Que si on n'apprend pas à les tolérer, on va avoir une existence drôlement fatigante ». (André, 2012 : 61).

Dans ce couple lâcher prise, il y'a le verbe lâcher et toute la symbolique qu'il encapsule. L'acte de jeter quelque chose, de desserrer toute tension par rapport à des situations exogènes, souvent source d'agitations intérieures, d'émotions douloureuses ou d'agacement.

Et si le lâcher prise était l'acte le plus courageux que nous puissions nous accorder aujourd'hui face à l'incertitude de cette pandémie, face aux projections et ruminations qui en émanent ? Et si emprunter ce chemin certes semé d'embûches promettait à chacun de goûter au sentiment de plénitude et de liberté intérieure. Qu'en dites-vous ? ■

Pour aller plus loin :

- André, Christophe, Sérénité, 25 histoires d'équilibres intérieures. Editions Odile Jacob, 2012, 157p.
- Lenoir, Frédéric, Petit traité de vie intérieure. Editions Pocket, Paris, 2012, 178p.
- Entretien avec Laurent Gounelle : Epictète m'as appris à lâcher prise. <https://www.neobienetre.fr/epictete-ma-appris-a-lacher-prise/http://jumpforme.eu/my-career/work-life-balance/2013/05/06/un-penseur-cle-en-cinq-citations-epictete-ma-appris-a-lacher-prise-2/>

Masque

Par *Anissa Bellefqih*

Le mot *masque* représente un visage (*persona* en latin) fabriqué à partir de différentes matières dans le but de se déguiser. Son étymologie remonte au mot arabe « *maschera* » avec le sens de mascarade, plaisanterie ou encore de personne masquée.

Avec le coronavirus ou covid-19, nous sommes passés du masque-déguisement au masque-barrière. D'élément de dis-simulation et de jeu, il devient un élément sanitaire de protection. Il protégeait de la pesanteur de la vie en encourageant le jeu et le plaisir du moment. Aujourd'hui, il intègre un nouveau paramètre : se protéger est une nécessité pour nous et pour les autres. On oppose à la mort le désir de vivre.

Enfin, il faut évoquer aussi le masque des intérêts en coulisse concernant la thérapie à adopter.

- Face à l'ennemi couronné, Coronavirus, qui impose sa loi et génère une angoisse générale, plusieurs gestes-barrières de survie ont été imposés. Parmi eux, le masque, accessoire des super-héros invincibles.

Le masque, en couvrant une partie du visage transforme le corps en langage, grâce à la voix, à la gestuelle et au regard décrit par Platon comme étant le miroir de l'âme. Les yeux nous permettent d'aller vers l'autre, au-delà de son Être et de son apparence sociale.

Il complète l'abandon de l'accolade, de la poignée de main et de la bise. De ce fait, notre manière de vivre a été modifiée en profondeur ainsi que notre manière d'être. En effet, le civisme et l'humanisme prévalent désormais. On prend soin de soi en respectant des règles strictes dans l'intérêt de tous.

- On masque son visage, mais également son langage. On n'a jamais autant ri que pendant le confinement imposé pour cause de pandémie. Des histoires et des images de la vie simple ou de la politique, originales, insolites, parfois scabreuses.

La feinte du discours-masque permet une mise à distance de la peur vécue au quotidien. L'humour représente toujours un moyen de fuir le déplaisir d'un réel menaçant. Il joue avec les mots, mais également avec la mort. Il transfigure ainsi la difficulté de l'heure par une espièglerie enfantine qui éloigne l'intranquillité ambiante.

Une question reste posée. Personne ne pouvant affirmer la mort certaine du coronavirus, est-on assuré de ne plus porter de masque à l'avenir ?

La distanciation sociale risquant de continuer après le déconfinement bouleversera durablement le lien social. Une rupture culturelle majeure en attendant que le monde soit reconstruit ou, à tout le moins, réparé ■

Moi

Par *Issam Eddine Tbeur*

Thème d'indicibilité, lieu de toutes les variations, le « moi » est par définition, toujours et à jamais énigmatique. Pour en parler, on serait tenté de paraphraser la fameuse définition du temps par Saint Augustin : « Qui saurait en donner avec aisance et brièveté une explication ? Si personne ne me pose la question, je le sais ; si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus. »

Au même titre que toutes les grandes questions de philosophie, et sans doute à la tête de toutes ces questions, le « moi » constitue la clé de voûte, la condition première de la connaissance. Se connaître soi-même est un impératif ontologique et épistémologique, comme Descartes en fit la démonstration : « cogito ergo sum ». Quand je dis moi, je ne manque pas d'éprouver ce vertige de la connaissance autocentrée que l'on appelle encore « conscience », laquelle est consubstantielle du moi, comme le détermine l'étymologie même du mot : « cum scientia » suggère non seulement la connaissance de l'objet par le sujet, mais que cet objet fait toujours référence au sujet lui-même. Alpha et Omega de la connaissance, le moi est tout à la fois ce qui pense et ce qui est pensé, moyen et finalité.

Symbole de grandeur, le moi l'est aussi de misère ; « haïssable », du point de vue de Pascal, car capable de la plus haute vanité (dans le double sens du terme « vanité » : fatuité/viduité). Cette vérité est plus que jamais d'actualité, à l'ère du numérique, des « ego portraits » (ou Selfies). Le moi n'aura jamais été autant vidé de sa profondeur métaphysique, dépouillé de sa valeur ontologique, et ramené à son expression la plus superficielle, se trouvant réduit à la dimension d'une photo de profil affichée comme code identitaire sur les réseaux sociaux (quand il n'est pas remplacé par quelque thème-avatar ou tout bonnement voilé). La fameuse démonstration de soi cartésienne n'aura donc pas suffi à

nous faire prendre conscience de notre pleine et extraordinaire existence à nous-même, comme sujet pensant et triomphant des artifices de la pensée et des vérités illusoire ? Les belles pages des Essais de Montaigne n'auront pas réussi à nous convaincre qu'il est vain de vouloir figer notre représentation et connaissance de nous-même en une image unique, qui plus est souvent flatteuse et trompeuse (nous montrant plus jeune, heureux et épanoui que nous ne le sommes tous les jours, et nous enjolivant à outrance, pour les besoins d'une représentation factice qui ne leurre personne, sauf nous-même) ?... A moins qu'il n'y ait là quelque posture philosophique inconsciente ou subliminale, rappelant le principe foucauldien du « souci de soi ». Voilà ce qu'en dit Liane Mozère, en une étude croisant l'approche de Foucault sur la connaissance de soi et celle de Joan Tronto sur la notion du « Care » : « prendre soin de soi consiste [...] à discriminer, sélectionner et contrôler les représentations, tel un "veilleur de nuit" qui se tient à l'entrée des villes, afin d'en faire un usage approprié. "Se plaire" ainsi à soi-même [...] naît de nous-même et en nous-même". »

Veillons donc à notre bonne image, et soyons soucieux de nous-même, en gardant néanmoins le sens vrai de ce que la conscience de soi implique : un juste milieu entre le « Connais-toi toi-même » (exigeant et laborieux) de Socrate, et le « Que sais-je ? » (sceptique et relativiste) de Montaigne ■

Pour aller plus loin :

- Descartes R., Méditations métaphysiques 1, 2 et 3, Collection Folioplus philosophie (n° 77), Gallimard, Paris, 2006
- Foucault M., Le Souci de soi, Gallimard, Paris, 1984
- Foucault M., L'Usage des plaisirs, Gallimard, Paris, 1984
- Mozère Liane, « Le "souci de soi" chez Foucault et le souci dans une éthique politique du care », 2004 <https://journals.openedition.org/leportique/623>
- Montaigne, « Au lecteur », Les Essais, Collection Quarto, Gallimard, Paris, 2009
- Tronto Joan C., Moral Boundaries. A Political Argument for an Ethic of Care, Routledge, 1993

Mort

Par *Brahim Labari*

LA MORT : UNE ÉNIGME SI OBSESSIONNELLE !

C'est le poteau d'arrivée, l'ultime voyage, « une riposte intellectuelle à une angoisse existentielle » : nous pourrions allonger la liste des métaphores pour percer le mystère de la mort. Vivre et mourir, voici résumé en deux extrémités le cycle de la vie, cet insondable énigme qui enrôle tout un chacun dans les allées, coins et recoins de l'existence avant de le faire descendre dans les ténèbres de la tombe. Dans l'intervalle de ces deux extrémités, l'Homme insoucieux et se croyant éternel, s'invente des idéaux. Tantôt en multipliant sa progéniture, tantôt en construisant des « paradis artificiels », tantôt en approfondissant des attaches, mais ces procédés n'ont jamais eu raison de la contingence des événements qui l'affectent, du caractère éphémère de ses jouissances. De tout temps les sociétés présentent des symptômes et des imperfections que les plus lucides imputent à l'Homme « prédateur et corrompu ». . . par nature (Hobbes). . . par culture (Rousseau). . . par ruse et utilitarisme (Machiavel et Ibn Khaldun). C'était déjà l'âge de la sociologie qui pose que l'homme est social avant même de devenir humain, et qui fait du déterminisme, du moins pour l'une de ses variantes, l'alpha et l'Omega de toute action sociale. Telle est la vie : un sac de nœuds et un faisceau d'hypothèses. Un sac de nœuds qui rend impuissants les plus avisés d'entre nous, se réfugiant par dépit dans l'athéisme, l'égoïsme, le solipsisme, le scepticisme, le matérialisme, le pessimisme, et ultimement dans le nihilisme. « Anythinggoes » devint ainsi tout un programme. Un faisceau d'hypothèses étant donné la pluralité d'explications fournies à ce jour sur les origines et le devenir de l'humanité, et finalement de notre Univers commun. « Agir localement et penser globalement » ou « penser localement et agir globalement » ? Quel que soit le bout par lequel sont prises ces deux alternatives, la rudesse de la tâche est telle que l'Homme, fataliste, se résigne à l'idée que son semblable, ce « monstre délicat » comme disait Baudelaire, incarnerait à jamais le mal et la destruction ■

Peur

Par *Souad Jamaï*

Comment définir la témérité d'un médecin, est-elle nécessaire et évaluable ?

Il n'a jamais été clairement imposé au médecin d'être courageux face à la maladie, on lui a indirectement enseigné à surmonter la peur, à la canaliser.

Les stages, les gardes, l'exercice au sein de l'hôpital, permettent de côtoyer de près la maladie, la douleur et la mort, certes, mais cette confrontation est-elle suffisante pour nous aider à construire une carapace assez solide pour faire face à la cruauté de cette pandémie ?

Nous ne sommes après tout que des humains avec nos failles et nos faiblesses, et nous essayons de puiser quelque part le courage nécessaire pour continuer à exercer tout en étouffant nos états d'âme afin qu'ils ne dérangent pas, qu'ils ne soient pas indécent...

On nous a appris à mettre de côté nos peurs et nos appréhensions, par tradition, par courage imposé, par serment, mais également pour continuer à correspondre à une image qui fait de nous des soignants infailibles pour reconforter, toujours.

Mais aujourd'hui, plus que jamais, cette peur ressurgit, elle est bien là, en conflit avec le courage et la témérité, dans un monde qui ne nous laisse aucune alternative et attend de nous d'être des héros, constamment. Pour la première fois nous sommes aussi des victimes potentielles, car la guerre est bien entamée et ne nous ménagera pas. Chaque consultation, chaque examen, chaque réconfort donné à un patient sont de petites batailles gagnées contre nos inquiétudes, nos frayeurs et nos angoisses de médecins, mais la peur est toujours présente, incontournable... ■

« C'est à la peur qu'il surmonte qu'on mesure le courage. »

Jacques Ferron. Médecin, artiste, journaliste et écrivain.

A lire : « Carnets d'un jeune médecin »

Mikhaïl Boulgakov. Médecin et écrivain russe

Phobie

Par *Lahoucine Bouyaakoubi*

« I can't breathe »

La phobie est un mot français, issu du grec ancien *phóbos*, qui peut être collé comme suffixe à tous ceux qui manifestent une peur irraisonnée : islamophobie, arabophobie, amazighophobie, homophobie, ... il n'a pas d'équivalent ni en arabe ni en amazighe et on utilise « *alfubya* » en arabe, qui pourrait être amazighisé en « *tafubit* ». La phobogène renvoie à tout ce qui provoque la « phobie ». Il ne s'agit pas de la peur proprement dite, mais en résulte. On commence par la peur pour arriver à la phobie. Cette dernière est un sentiment individuel qui peut être collectif et à ce moment là il provoque des comportements culturels, transmis de génération en génération, et sèment une crainte démesurée. La phobie est l'aboutissement d'un certain nombre de représentations négatives sur l'Autre, être humain soit-il, (ex. juifs, musulmans, arabes, ...) animal (ex. chat), insectes (ex. Cafard, araignée, ...) ou même une situation donnée (ex. examen, concours, visite médicale, ...) en imaginant un danger irréel. Ce phénomène relève plus de la psychanalyse que d'autres domaines, et c'est pour cela il fait parti des concepts majeurs dans les analyses de Freud, mais les différentes sciences sociales peuvent aussi faire recours à ce terme pour analyser une situation donnée.

La pandémie Covid-19 a provoqué une situation de « phobie » unique en son genre : avoir peur de tout et de rien. Les personnes sous l'influence des masses média vivent des situations de crainte irrationnelle à cause de l'impact des statistiques élevées des morts. Si les mesures de précautions s'imposent par la force de la pandémie, l'excès de la consommation des discours médiatiques même contradictoires sur le Covid-19 transforme l'individu en « personne peureuse » marquée par le « toutphobie » (avoir peur de tout) : les poignées de

la porte (maison ou voiture...), l'ascenseur, les légumes, les pièces de monnaies, le papier,...et toute personne y compris les plus proches. Si le danger existe, le discours produit sur le virus est plus dangereux que la pandémie elle-même. En conséquence, les médecins conseillent leurs patients de ne plus voir les médias.

Historiquement, les historiens nous rapportent la phobie exprimée par les colons envers les « indigènes », ce qui a donné la séparation de la *médina* réservée aux autochtones de la ville nouvelle destinée aux Européens. Les frontières s'installent ainsi. Les « Expositions coloniales » organisées en Europe où les Africains noirs sont exposés aux côtés des animaux, plantes et maisons indigènes, nourrissent ce sentiment de peur de l'Autre, en lui collant une série de stéréotypes négatives, véhiculées aussi par les manuels scolaires et les affiches des spectacles. A ce niveau les Marocains ne font pas exception, mais à un degré différent. La culture populaire marocaine qu'elle soit en arabe ou en amazighe garde encore des traces de cette « noirophobie ». Aux yeux des Marocains « blanc », le noir a une côte de plus, « *delBa zayda* » et c'est pour cela il est plus fort et fait peur. C'est un être humain hors norme. Ils collent ainsi tout ce qui est mauvais à la couleur noire et la peur du chat noir en est la preuve. « Le cœur noir » renvoie à la méchanceté et la non pitié.

Ceci n'a pas beaucoup changé malgré tous les discours sur l'égalité des êtres humains. Les émeutes des Etats-Unis, suite à l'assassinat de l'américain noir Floyd en criant « I can't breathe », devenu slogan international contre le racisme, révèlent la persistance de la phobie contre les noirs. A vrai dire, Floyd ne pouvait plus respirer non pas uniquement à cause du genou du policier sur son cou, mais de toute la maltraitance historique des noirs qui a donné une « phobie », à tel point que des lois étaient promulguées pour interdire tout contact entre blanc et noir. Les noirs de France ont également saisi l'occasion pour manifester contre le même racisme, oubliant, qu'il soit aux USA, en France et ailleurs, tous les discours produits sur le danger du Covid-19 et la nécessité d'une distanciation physique. Au côté de la couleur, la religion est aussi un sujet de phobie. L'héritage de la période coloniale qui s'ajoute à la longue période de conflit islamo-chrétien nourrit chez une partie des Européens

la peur du musulman qui devient plus tard « islamophobie », et de l'autre côté, l'interprétation de quelques textes religieux qui s'ajoute aux conséquences du conflit arabo-israélien depuis 1948 donne naissance à l'antisémitisme ou la phobie contre les Juifs. Sur un autre registre, la phobie peut se transformer en matrice d'un discours politique. C'est le cas des partis d'extrême droite en Europe contre les immigrés.

Devant les différentes phobies réciproques qui existent, le chemin est encore long pour que l'humanité arrive à instaurer son « vivre ensemble ». Les plus sensibles à ce principe sont appelés à multiplier leurs efforts pour qu'il trouve sa place au sein des manuels scolaires, programmes audiovisuels, discours religieux. Nous avons besoin de campagnes de sensibilisation contre toute sorte de phobies envers l'être humain, qu'il soit sur une base religieuse, raciale, linguistique, ou d'appartenance sociale. Le chemin est peut-être long, mais le cri de Georges Floyd résume tout « I can't breathe » ■

Porc-épic

Par *Aicha Belarbi*

A quelle distance dois-je me tenir des autres pour construire avec eux
une sociabilité sans aliénation¹

Connaissez-vous le porc épic, ce gros rongeur, très discret, essentiellement nocturne, dont la majeure partie du corps est couverte d'épines en forme de stylets, raides et aplatis, avec une pointe acérée. Il peut posséder jusqu'à 30 000 piquants qui peuvent atteindre jusqu'à 30 cm de longueur. Chassé pour sa chair, remède très recherché en médecine traditionnelle et en magie, les piquants sont utilisés dans diverses fumigations destinées à des exorcismes ou comme remèdes contre certaines maladies. Dans la région de Tan-tan et de Guelmim les parties génitales externes de la femelle sont utilisés pour résoudre les problèmes de stérilité féminine².

Ses piquants font de lui un animal farouche, craint, même par les animaux sauvages. Dans le livre de d'Alain Macbankou, le porc-épic narrateur raconte son histoire à un baobab pour expliquer comment il s'est retrouvé pendant des années en association avec un être humain Kibandi qui lui confiait des missions étranges, les plus nuisibles pour les autres. Pour tuer ceux qui se dressent sur son chemin, la petite bête, avec sa redoutable armature exécute les souhaits macabres de son maître. Le couple meurtrier sillonne l'Afrique jusqu'au jour où Kibandi rencontre bien plus terrible que lui³...

1. R. Barthes, Comment vivre ensemble, cycle de cours au Collège de France, 1976-1977.

2. Ecologie.com

3. Alain Mabanckou, mémoires de porc-épic prix renaudot 2006, Broché, Aout 2007

Ce qui paraît intéressant chez cet animal, c'est comment l'éviter, ne pas susciter sa colère. Mais plus encore, comment peut-il survivre en communauté et cohabiter avec le groupe de pairs avec des piquants aussi aiguisés, notamment, quand le froid et le gel le pousse à la promiscuité, à se serrer et se frotter les uns contre les autres. La parabole des porcs épics, un des passages les plus célèbres de l'œuvre d'Arthur Schopenhauer appliquée aux êtres humains, nous enseigne combien les individus vivant en société désirent être proches, jusqu'à se comprimer, et combien cette contiguïté devient difficile, voire impossible car chacun veut sauvegarder son espace et avoir la liberté de s'y mouvoir sans gêne.

« Par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'éloigner les uns des autres. Quand le besoin de se chauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de façon qu'ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux souffrances, jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses qualités repoussantes et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les belles manières⁴ ».

Il ne s'agit pas dans la présente de développer la conception de Schopenhauer sur la nature humaine ni de porter un jugement de valeur sur ses idées, lui qui considère que les hommes de génie se suffisent à eux-mêmes, ils n'ont pas besoin de la chaleur des autres, qu'ils observent comme des créatures aussi déplaisantes et répugnantes qu'il faut éviter. Je focalise plutôt sur cet exemple percutant, qui me paraît opportun d'analyser en cette période de confinement.

4. A. Schopenhauer, Parerga et Paralipomena : Aphorismes sur la sagesse dans la vie (1851), General Books, 2012.

Le rapport à l'autérité est une question préoccupante, se rapprocher, s'éloigner, passer de l'intimité à l'animosité, de la proximité à la distanciation. L'autre est à la fois sollicité et appréhendé ; il est aussi bien l'ami que l'ennemi. Cependant, vivre en société, c'est cohabiter avec les autres, une nécessité pour notre survie, qu'on a tendance à déjouer dès que l'autre commence par déranger, par ses manières d'être, ses défauts, vices, d'où l'obligation de l'existence de normes, de règles pour créer cette distance plus ou moins perméable, ces codes de conduite qui permettent à chacun de jouir de sa liberté tout en étant ensemble.

Certes, Nous vivons à l'intérieur d'un ensemble de relations complexes qui définissent des emplacements irréductibles les uns aux autres et absolument non superposables⁵, ce qui fait dire à Schopenhauer que l'homme ne peut ni vivre seul, ni vivre en promiscuité. Dans sa théorie sur la sociabilité / insociabilité de l'être humain, il souligne que ce dernier ne pourrait vivre en harmonie avec les autres qu'en parvenant à garder ses distances grâce aux règles de vie en société.

En cette période de confinement l'autre n'a jamais été aussi apprécié et déprécié. Demandez aux couples avec enfants vivant dans un appartement. Le père n'a jamais été aussi proche des ses enfants ; ensemble du matin au soir, partageant les repas, surveillant les devoirs, assistant leurs jeux, arbitrant leurs disputes. Dans cette promiscuité, il les découvre avec leurs qualités et leurs défauts, les corrige quand il peut, constate qu'ils sont bien différents de lui. Mais malgré tous ces aspects positifs, il se rend compte que rester constamment avec eux l'ennuie, ils deviennent une source de son mal-être, de son stress, voire son agressivité. Agités, insolents, à la réplique pertinente et l'humour facile, il s'éloigne d'eux le plus possible, obligeant respect et déférence à l'égard du père.

Les enfants eux mêmes découvrent leur père, non pas dans sa grandeur, mais aussi dans sa vulnérabilité, quand il se met à crier pour des futilités, quand il demande à être servi car le personnel de maison fait défaut, quand il circule en pyjama ou en « khechaba » dans la maison, regard hagard, épaules affaissées,

5. 78 M. Foucault, Surveiller et punir, Paris, Gallimard 1975 46-49.

et bras ballants, eux qui sont habitués au père cadre, costume -cravate, au père commerçant, droits dans ses bottes ou l'ouvrier avec son bleu de travail respectable.

L'enfer c'est les autres disait J.P Sartre. Nombre de confinés l'habitent au quotidien, certains l'acceptent, au point de ne plus le voir, d'autres agissent sur eux-mêmes pour changer leurs visions des choses et y adapter leurs attitudes et comportements pour rendre l'espace plus viable, une troisième catégorie adopte les principes de convivialité, de dialogue et la concertation permanente, essayant d'asseoir les fondements du vivre ensemble ■

Recul

Par *Kenza Sefrioui*

Mantra des néogourous du *feel good* et du *développement personnel*. Prendre du recul pour éviter le *burn out*, diminuer la charge mentale, se retrouver pour redécouvrir en soi les ressources oubliées, se réinventer. Sic. Pour une somme modique, un livre de poche ou, mieux, un audiobook, vous diront tout sur la méthode BBB « *beau, bien bon* », sur le *body positive* et autres accords faciles à intégrer pour qui peine à compter au-delà de cinq. Quelques sous de plus et ce sera le tapis de yoga, la méditation, l'équilibre intérieur, la joie, la paix et les relations pacifiées à autrui et autres promesses de spiritualité stéréotypées et monnayées.

Ces injonctions au recul avaient déjà des allures de ritournelle lénifiante. Plutôt que d'interroger le fond du problème – c'est-à-dire un système économique et politique ultralibéral qui dans sa course effrénée à la croissance, à la productivité, à la compétitivité, pressure les gens, fait la chasse aux *maillons faibles* et renvoie à la marge les plus fragiles –, elles présentent comme ultime art de vivre, comme sagesse accomplie, de se retirer en sa demeure un casque sur la tête. Comme le rappelait Mona Chollet, ceux qui justement n'en ont pas, de demeure, ou si exigüe, et dont les conditions telles de travail ne leur laissent pas le temps d'en profiter, appréciaient déjà. Ceux qui revendiquent d'autres modèles, d'autres rythmes, d'autres solidarités, un autre ordre, ceux qui prônent l'action politique, la manifestation, la revendication, l'élan collectif ? Doux rêveurs rescapés d'une autre époque, voire individus à garder à l'œil.

Pourtant, le recul est porteur d'une autre dimension, plus profonde : celle d'un changement de perspective. Dans ce mouvement vers l'arrière, ce n'est pas du désengagement ni de la passivité qu'il faudrait entendre, c'est bien au contraire l'art de prendre la distance nécessaire – dans l'espace, dans le temps,

vis-à-vis des autres – pour adopter la position la plus juste. Une stratégie. Face aux accélérations numériques, à la circulation ultrarapide d'une information jetable, à la culture de l'urgence, le recul invite à renouer avec les exigences du temps long, de la profondeur. Ce n'est pas une simple pause mais un véritable temps d'arrêt, de réflexion, pour laisser sa chance à la complexité.

Prendre du recul, non pas pour se tenir à la marge de dossiers décidés ailleurs, mais pour se donner les moyens de contribuer en connaissance de cause au débat. Pas pour se cantonner à une frileuse neutralité présentée comme de l'objectivité, mais pour pouvoir, comme le préconise l'historien américain Howard Zinn, envisager de véritables et sincères engagements.

Recul : mouvement pour prendre un nouvel élan ■

Pour aller plus loin :

- Chez soi, une odyssée de l'espace domestique, Mona Chollet, Zones, 2015
- L'impossible neutralité, autobiographie d'un historien et militant, Howard Zinn, Agone, 2013
- Engagement et distanciation, Norbert Elias, Fayard, 1993

Respirateurs

Par *Manal El Abboubi*

Un respirateur : cette machine, jusque-là peu connue du grand public, s'est retrouvée en vedette ces derniers temps, de par sa rareté et ses fonctions indispensables. Sur le plan médical, elle transporte de l'oxygène dans le sang quand les poumons sont lésés. Elle a le vertu de mettre les poumons au repos, pour limiter les agressions et lui permettre de se régénérer.

Mais ce n'est pas que de ces respirateurs médicaux dont le monde semble avoir besoin présentement. Combien sont ces micro et macrocosmes contemporains en pleine défaillance respiratoire, et qui auraient certainement besoin d'une ventilation artificielle, afin de mettre au repos leurs mécanismes battants et pouvoir enfin rallier leurs voies respiratoires avec ce qui devrait être leur oxygène.

La planète bleue n'a plus de bleu que son appellation. On dirait qu'elle a renvoyé au repos toutes les activités humaines ayant bouchonné sa respiration, des plus pernicieuses aux plus nobles. On dirait aussi qu'elle a voulu s'offrir un jeûne purificateur pour régénérer son bleu et peut-être, retrouver sa respiration.

L'idéologie du lucre défendue acharnement par certaines puissances économiques semblent aussi avoir besoin d'un respirateur. A l'heure où les machines économiques se trouvent forcées à une sclérose handicapante, les tentatives de réanimation de tout genre voient le jour. Il ne reste plus qu'à espérer que cela libérerait certaines d'entre elles de leur obsession productiviste, parfois vide de sens, et replacerait l'humain au cœur de leur ADN.

Et puis, il y a la vie sociale en attente de sa respiration habituelle. De véritables barricades sont placées pour se mettre à couvert d'un adversaire invisible, créant ainsi des toxines sociales exacerbant un sentiment d'étouffement. Alors que les

portes doivent restées fermées, les couloirs des entreprises vides et les cours de récréation des écoles silencieuses, la vie continue et l'annonce d'un retour à une respiration agitée n'a jamais été aussi prégnante et attendue.

S'il y a certainement une chose qui pourrait restaurer ce sentiment de vie dite « normale » dans notre réalité terrestre, cosmique et temporelle ... c'est bien un respirateur. Le monde en a plus besoin que jamais ■

Pour aller plus loin :

- Achille Mbembe, Le droit universel à la respiration
- <https://aoc.media/opinion/2020/04/05/le-droit-universel-a-la-respiration/>

Retrouvailles

Par *Kenza Sefrioui*

25 juin 2020. Fin du confinement. La vie reprend ses droits avec une frénétique nécessité. Retourner au travail pour gagner sa vie, retrouver une vie sociale. Urgence vitale après trois mois de suspension de toutes ces activités quotidiennes, d'incertitudes sur l'avenir. Ces retrouvailles ne sont pas tout à fait un nouveau départ, malgré ce qu'on avait pu rêver. Et certaines redécouvertes sont plutôt cocasses. Florilège.

- 6 heures du matin sur le boulevard : klaxons. Fin du chant des tourterelles.
- Réapprendre à traverser la rue. Le plus souvent jouer sa peau en défiant du regard l'automobiliste au pied vissé à l'accélérateur. Fin des privilèges du piéton, ramené à sa condition de peu de chose face à l'océan de métal rugissant.
- Réapprendre à échanger avec ses concitoyens. Parfois à supporter leur propension à vous expliquer d'un ton définitif que c'est la franc-maçonnerie qui gouverne ce pays puisque regardez les cafés sont ouverts et les mosquées fermées. Donc réapprendre à abréger les discours à sens unique, les logorrhées autothérapeutiques dont le concitoyen est impitoyablement pris à témoin. Fin des conversations choisies.
- Aller faire des courses. Voir foncer sur soi une personne masquée brandissant à votre front un pistolet-thermomètre avant de vous asperger de gel hydroalcoolique.

Retrouver l'espace public, on l'avait à la fois attendu avec impatience et redouté. S'il y a eu un aspect positif au confinement, c'est bien de nous avoir soustrait à sa violence – du moins pour celles et ceux qui avaient la chance d'avoir un domicile refuge, source de sécurité et de sérénité. Et c'est peut-être le premier défi de ce retour à la normale : qu'il ne soit pas un retour à l'anormal ■

Le Tissu de nos singularités, vivre ensemble au Maroc, collectif ss. dir. Fadma Aït Mous et Driss Ksikes, En toutes lettres, collection Les Presses de l'Université Citoyenne, 2016

Silence

Par *Lamia Kadiri*

Depuis près de trois mois, un silence inédit s'est emparé de nos cités. Un tsunami mutique a déferlé dans nos rues.

Il est communément accepté que le silence est l'absence de bruit. C'est le cas. Le silence qui s'est installé depuis plus d'un mois, accompagnant le confinement des êtres, a induit l'arrêt de leurs machines infernales, de leurs déplacements, de leurs déambulations, de leurs récriminations.

Il a rabattu leur caquet aux mégapoles les plus flamboyantes, les plus arrogantes, et règne aujourd'hui en maître sur tous les continents. D'après les spécialistes, leur niveau sonore a baissé de près de 70 pour cent. Il n'est plus l'apanage des bleus déserts liquides, de ceux de sable jaune ou des grandes étendues poudreuses et blanches. Il s'est attaqué au gris, et sans discernement, de sa chape de plomb, a recouvert hommes, bitume, béton.

Sa présence rassurante a tout d'abord étonné, reposé, calmé. Balzac avait, de son temps, signalé son effet salvateur sur les âmes, au sujet d'une ville silencieuse de province, il écrivait ... « la ville produit sur l'âme l'effet que produit un calmant sur le corps, elle est silencieuse autant que Venise ». Il n'a jamais autant eu raison.

Peu à peu, ce silence s'est transformé en stupeur, angoisse et inquiétude, Baudelaire avait d'ailleurs écrit sur ce silence persistant de dimanche, quand s'arrête la machine urbaine. Antoine de Saint Exupéry l'a ressenti, lui comme « une maladie fatale, ce silence qui empire de minute en minute ».

La peur s'installant dans les cités, on a tenté, pour un temps, de le combattre en applaudissant bruyamment aux balcons. D'autres ont chanté des chansons révolutionnaires aux airs de fête et des hymnes nationaux aux fenêtres.

Mais il revenait encore plus fort, il prenait cette tonalité épaisse, dont parle Julien Gracq quand il décrit « ces villes labyrinthes de silence, silence de peste, de déchéance, de menace. ». On est bien loin comme le cite Corbin, historien des émotions, du point de vue de Pierre Sansot qui parle du « luxe et de la qualité de silence qui enveloppent de leur confort une avenue parisienne ».

Quelle que soit la perception qu'il induit, le silence est toujours une arme d'émotion massive. Ses nappes inquiètent tant que les hommes et les femmes, qu'ils l'ont toujours combattu. Au 19^{ème} siècle, d'après l'historien Guy Thuilier, qui a étudié les nappes de silence, qui recouvrent certains terroirs en Europe, on se rassurait en le rompant par le chant des labours. Aujourd'hui, c'est sur les réseaux sociaux qu'on vocalise. Dans nos contrées, l'appel du muezzin, atteste de la présence des hommes et de celle de Dieu, un Dieu qui rassure et que l'on sait clément et miséricordieux. Cette année pourtant, malgré le ramadan, ces lieux de culte si fréquentés, resteront clos et surveillés pour sauver l'humanité.

Le silence a nappé nos cœurs, nos âmes, recouvert notre urbanité.

Dans les foyers, il daigne céder sa place, mais à pire, à une diarrhée de nouvelles, vraies, fausses, plus personne ne le sait ; il nous laisse écouter le décompte quotidien du nombre des contaminés, des décédés et fort heureusement des épargnés.

Dans ce mutisme ambiant, notre esprit anxieux, bien que stupéfait, est curieusement, en effervescence. Une suractivité permanente qui produit un bruit difficile à faire taire : Le monologue intérieur en roue libre de « la folle du logis », notre imagination dont Rosa de Montero parle si bien.

Peut-être que ce silence forcé nous permettra de mieux écouter la petite voix de notre conscience et que nous apprécions tant sa compagnie, que nous apprenions à faire moins de bruit ■

- Honoré de Balzac, Beatrix
- Charles Baudelaire les fleurs du mal.
- Julien Gracq, le rivages des syrtés, p. 309.
- Antoine de Saint-Exupéry, Terre des hommes, p.57
- Pierre Sansot
- Alain Corbin, Histoire du silence
- Rosa de Montero, La folle du logis, p.

Solidarité

Par *Zoubida Mseffer*

S'il y a un mot qui nous a donné du baume au cœur durant cette crise gigantesque, c'est bien celui de solidarité. Solide (in solidum « pour le tout ») comme un roc, la solidarité sociale nous a sauvé de l'effondrement. Au nom de l'intérêt général, nous avons réduit nos interactions sociales et nous nous sommes soumis au confinement pour nous protéger les uns les autres et préserver notre système de santé de la dévire. Or, réduire nos interactions signifiait rompre le cours normal de nos réseaux traditionnels de solidarité, comme la famille et sa diaspora, le voisinage, le travail. Mais malgré la distanciation, ces réseaux ont continué à fonctionner. Par Whatsapp ou Wafacash, ils ont permis à de nombreuses familles de tenir le coup. L'Etat a mis en place des mesures exceptionnelles, qu'on pensait impossibles, d'aides mensuelles aux ménages impactés. De leur côté, les associations, actrices de premier rang de la solidarité, sont allées au front, collectant nos dons, témoins de la solidarité qu'individuellement nous leur déléguons, pour porter assistance et redistribuer à ceux qui ont été les plus ébranlés d'entre nous. Mobilisation générale également dans les réseaux sociaux, traduite par une profusion magnifique de contributions matérielles, intellectuelles et créatives, pour compenser, atténuer et adoucir un tant soit peu l'isolement de chacun.

Dans toutes ces actions, individuelles et collectives, nous voyons la prise de conscience de nos interdépendances et notre besoin vital de lien social. La solidarité est tout cela. Une relation qui repose sur une articulation complexe de conditions préalables : sentiment d'appartenance, conscience collective, intérêt général, confiance mutuelle, interdépendance, devoir et responsabilité réciproques. Il n'y a rien de solitaire dans un geste solidaire, comme le don n'est pas un geste sans retour. On donne parce qu'on croit en une personne, en un projet et en des valeurs. On donne pour avoir la satisfaction de contribuer

à quelque chose de plus grand qui nous dépasse individuellement. On donne parce qu'on attend de recevoir en retour. Ce n'est donc pas non plus un acte désintéressé. La solidarité, n'est ni assistance, ni charité, mais plutôt un capital social auquel chacun contribue.

Un capital bien connu en territoire amazigh à travers la twiza. Tradition communautaire, solidaire par excellence, Twiza est une corvée collective au profit d'un membre de la communauté qui en exprime le besoin ou de la collectivité toute entière. Elle repose sur un ensemble de règles et de nuances subtiles, difficiles à restituer ici, mais on peut aisément considérer Twiza comme le secret derrière l'incroyable résilience des villages du sud du Maroc, qui dans l'histoire, ont été capables de prendre en main leur destin, par la gestion collective des biens communs et la pratique de la solidarité de groupe, de résister à des conditions difficiles et de réaliser de grandes projets. Nombre q'sours, khettara, routes ou écoles dans le rural sont le fruit de Twiza. Un héritage culturel qui, comme se le demande Fatima Mernissi dans son petit livre intitulé les Ait – Débrouille, expliquerait la passion des Marocains pour les associations ?

La solidarité sociale une richesse. Elle repose sur des valeurs traditionnelles comme la solidarité familiale, intergénérationnelle ou communautaire encore ancrées, sur des liens d'interdépendances symboliques très codifiés, mais aussi sur la nécessité de s'organiser face à un Etat central absent de certaines préoccupations quotidiennes. Elle s'incarne dans des réseaux plus modernes comme les associations et d'autres formes de regroupements informels particulièrement ingénieux (Daret par exemple). Mais aussi nécessaires, vivaces et solides qu'elles soient, ces formes de solidarité ne sont pas à toute épreuve. La famille, par exemple, pilier traditionnel de l'entraide, s'use progressivement sous le poids des transformations sociales et des difficultés économiques. Elle s'affaiblit aussi par le désir d'autonomie et d'émancipation de ses membres, qui, en quittant le foyer familial, se libèrent des contraintes sociales et tissent d'autres réseaux solidarité, sur la base de nouveaux intérêts partagés. Les associations, elles, font face à un manque de soutien des institutions et à l'incapacité de ces dernières à réparer les injustices sociales multiples et criantes.

Pourtant en matière de solidarité, l'Etat a son rôle et ses instruments, que sont les systèmes de protection sociale et de redistribution des richesses, dont la finalité est de garantir la cohésion sociale et la gestion des biens communs. Seulement, ils ne fonctionnent pas suffisamment, du moins, comme le promet la Constitution « Il (le Royaume du Maroc) développe une société solidaire où tous jouissent de la sécurité, de la liberté, de l'égalité des chances, du respect de leur dignité et de la justice sociale ». Après cette crise, nous aurons compris que continuer à faire reposer l'équilibre social uniquement sur la résilience de la société civile n'est pas viable. On n'entendra plus personne dire avec autant de certitude « Au Maroc, on ne meurt pas de faim » ■

Pour aller plus loin :

- Marcel Mauss, Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, PUF, coll. « Quadrige Grands textes », 2007, 248 p.
- Alain Caille, Anthropologie du don, La découverte, 2007, 282 p
- FatémaMernissi, Ait-débrouille : ONG rurales du haut Atlas, MarsamEditions, 2003.
- L'organisation des solidarités dans des territoires en construction : quartiers restructurés au Maroc, Aziz Iraki, ERES | « Espaces et sociétés », 2006/4 no 127 | pages 63 à 77
- <https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2006-4-page-63.htm>

Techno-logique

Par *Aziza Mahil*

Le grand essor de ce qu'on appelait alors « nouvelles technologies d'information et de communication » (NTIC) a poussé, dans les années 1980, l'émergence d'études sur les usages décrivant « ce que les gens font effectivement avec les objets techniques »¹. Par objets techniques ou technologiques de l'époque, on entend entre autres le magnétoscope, la télécommande, l'ordinateur de bureau et le répondeur téléphonique. L'idée derrière ces études est de saisir l'usage de ces artefacts et les mutations sociales qu'ils génèrent tout en relatant le caractère structurant de ces mutations sociales sur ces artefacts. Cette analyse des objets technologiques vient marquer une rupture avec le déterminisme ayant longtemps régné comme mode de pensée et d'analyse linéaire traitant l'innovation comme une boîte noire schumpetérienne dont seules les conséquences « positives » sur l'économie comptent.

La sociologie des usages, le socioconstructivisme, les théories évolutionnistes, etc. sont plusieurs appellations qui déversent dans la même voie : porter une vue nouvelle sur les innovations technologiques en déplaçant leur champ d'analyse vers le processus entourant leur émergence et évolution. Dans cette optique, Rosenberg (1982)² avance que la conception et la qualification des objets technologiques se poursuivent jusque chez l'utilisateur final. Autrement-dit, le *learning by doing* élargit le champ d'innovation jusqu'aux utilisateurs qui s'approprient l'innovation, l'utilisent dans un environnement donné et développent conséquemment des savoirs et des savoir-faire. En poussant la

1. Serge Proulx, « La sociologie des usages, et après ? », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 6 | 2015, mis en ligne le 23 janvier 2015, consulté le 12 mai 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfsic/1230> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfsic.1230>

2. Rosenberg, N. 1982. « Learning by using », dans Rosenberg, N. (Eds), *Inside the Black Box: Technology and Economics*, Cambridge University Press, Cambridge.

réflexion encore plus loin, la théorie de la traduction (Callon, Latour et Akrich) adopte une vision anthropologique pour saisir les objets technologiques dans leur genèse à travers une analyse de leur rôle en action. Ainsi, les manipulations possibles et les compétences requises se précisent en même temps que l'objet technologique.

Cet intérêt pour le processus de l'innovation technologique et les conditions qui entourent son essor et évolution sont toujours d'actualité et en force depuis que le contact avec le monde extérieur et la socialisation se résument à un click (en effet, des milliers de clicks par jour: télétravail, cours en ligne, réunion familiale, achat en ligne, coucou à la voisine d'en face, etc.) ; que la figure de l'utilisateur des technologies a migré de l'adepte précoce fervent des TIC au novice qui doit s'approprier son joujou technologique et le démystifier pour remplir son formulaire d'aide covid-19 et suivre l'état de paiement ; et que le « restez chez toi » a accentué davantage l'abolition de barrières entre vie-privée et vie professionnelle.

Un objet technologique se définit et se redéfinit en continu par son usage, son appropriation et son contexte. Une dynamique dans les deux sens qui se réinvente perpétuellement ■

Télétravail

Par *Imane Benzarouel*

Qui aurait deviné il y a juste quelques temps, une telle récurrence de ce mot autant qu'en cette période de confinement. Télétravail, voici une notion que j'associais jusque-là, soit à un domaine d'activité exclusivement technique (en relation avec Télé), où les travailleurs sont connectés à des plateformes numériques ultrasophistiquées ou encore aux sociétés nordiques où l'organisation et la culture du travail sont bien plus développées et où la relation de l'individu avec son travail est différente.

Et pourtant à l'annonce du confinement général et de l'état d'urgence sanitaire, j'ai vu, comme la grande majorité d'entre nous, mon espace de travail habituel (bureau) migrer vers un espace que j'ai dû improviser rapidement dans mon salon. Du jour au lendemain, tout mon monde professionnel aussi vaste et diversifié, s'est rétréci d'un coup pour se limiter à un écran (ordinateur et téléphone portable). J'effectue tout à travers un écran, mon travail personnel, le suivi de celui de l'équipe, les réunions internes et externes, les meetings et séminaires, les contacts professionnels et même de grands évènements sensés se dérouler en présentiel. A cela s'ajoute, le suivi sur le même écran du cahier de texte de mon enfant et des échanges avec son école, le suivi des dépenses de la maison, des opérations sur mon compte bancaire et les échanges avec ma banque, l'agenda des webinaires et autres séminaires gratuits qui ont pullulé en cette période. Et toujours devant le même écran, une séance de revue de presse pour suivre l'actualité et un survol des recettes de cuisine faciles et possibles selon les ingrédients que j'ai préalablement déposés sur l'évier... C'est ainsi que ma routine quotidienne que j'appelais avant « tramway/voiture-boulot-dodo » a mué vers une nouvelle que j'appelle désormais « couloir-poste de travail (PC)-cuisine-dodo ».

Aujourd'hui, après presque trois mois de télétravail exclusif depuis la maison, je peux me prononcer sur ce mode de travail qui me fait tant rêver, étant une

partisane de l'isolement et de la séparation des espaces de travail pour une concentration optimale et un meilleur rendement. Après presque trois mois d'interminables allers retours entre plusieurs mondes à la fois et une alternance en continu de casquettes dans un espace limité jusqu'à me les emmêler parfois, je l'avoue, je dis d'emblée que le télétravail exclusif génère une forme de stress pour maintenir ses repères spatiotemporels. De plus, en l'absence d'une forte capacité à compartimenter hermétiquement ses horaires et ses espaces ou domaines de vie, le télétravail exclusif fait naître un sentiment de culpabilité envers l'un ou l'autre domaine.

Afin de pouvoir l'apprécier à sa juste valeur, le télétravail doit être sorti de ce contexte lié au confinement. Gain de temps et d'énergie (moins de déplacements), gain d'argent (frais de restauration à l'extérieur) et surtout gain en qualité de vie, voilà ce que je cite comme premiers avantages du télétravail. A ces gains purement matériels, s'ajoute les impacts positifs sur le travailleur lui-même qui se sent maître de son emploi du temps et de sa manière de gérer ses dossiers et ses priorités. Toutefois, en télétravail nous ne sommes pas égaux ; les conditions et le cadre personnels de chacun étant déterminants dans ce sens, de même que d'autres compétences inhérentes à la personne elle-même. Opter pour le télétravail exclusif fait exposer à une surcharge cognitive des personnes et à la dilution des liens entre les collègues. A ce propos, le neuropsychiatre français Boris Cyrulnic a diffusé récemment plusieurs mises en garde quant à une adoption généralisée et précipitée du télétravail en rappelant que « Les relations humaines, les liens interpersonnels et sociaux, qu'on peut résumer à la familiarité, ont une vertu cardinale : ils apaisent les angoisses... c'est d'ailleurs parce que l'exercice de leur métier est riche de cette familiarité que les artisans, pourtant exposés en permanence à d'importantes difficultés, souffrent relativement peu de burn out ».

Alors avec cette expérience, je dis un grand oui pour le télétravail partiel, avec des jours et horaires précis et j'encouragerai vivement à cet effet, une reconsidération de notre perception des notions de présentisme, productivité, cadre de travail ... Il s'agira de redéfinir notre relation avec le travail de façon général en vue d'une approche gagnant-gagnant pour les deux parties ■

Temps

Par *Souad Jamaï*

Je n'aime pas avoir du temps, j'aime le voler, qu'il soit précieux et difficile à conquérir, qu'il soit rare et court. J'ai besoin de l'effort, de devoir jongler pour en créer, de tout bousculer pour faire jaillir un instant entre deux mouvements.

Je n'aime pas le temps offert ou disponible, j'aime qu'il soit subtil, volatile et évanescent, ou alors élastique, à la mesure de mes envies, de mes humeurs, de mes inspirations. Je rêve d'un temps ajusté qui me laisse battre la mesure à mon rythme, effréné, déréglé. Un temps qui soit un défi constant, qui nous force à tout réguler pour le narguer avec subtilité quand on épargne un peu.

Il est imperturbable, ordonné, et nous enchaîne de ses lois immuables, de sa discipline imposée, de son tempo fixé, nous concédant parfois quelques secondes, pour nous leurrer, nous faire insidieusement croire que nous menons la danse. De ses pas faussement réglés et ajustés, il nous rassure, nous piège, puis, sans prodrome, il se déchaîne et nous entraîne dans une contredanse affolée, saccadée, presque à contre sens, vers un chaos tempétueux dont on ne peut se libérer qu'en plongeant dans des rêves intemporels.

Il est parfois pervers et capricieux, s'accordant peu à nos revers, s'accéléralant dès qu'on le sollicite et se dilatant lorsqu'il devient inutile.

Je rêve d'un temps assoupli, modulable, bienveillant qui fermerait un peu les yeux, et qui sur nos urgences, serait un peu plus clément. Un temps qui s'accorderait, s'adapterait, mais avec parcimonie, car du temps en trop ne serait plus un luxe, ce serait une bataille perdue, qui n'aurait plus de raison d'être, une victoire par abandon, un forfait déclaré, une victoire inutile...

Aujourd'hui il se met à notre disposition, ce n'est sûrement pas ainsi que l'on imaginait en avoir à profusion. Que faire de ce temps offert, sans gloire ni mérite ? Il a perdu de son éclat, est devenu abondant, banal, ordinaire.

Il nous fait réfléchir sur tous les temps perdus, nous force à temporiser, à décaler dans le temps tous nos projets en attente.

Du temps qui presse nous en sommes arrivés à passer le temps, pour le tuer à petit feu, pour qu'il redevienne précieux...■

« Chacun pleure à sa façon le temps qui passe »

Louis-Ferdinand Céline ; Le voyage au bout de la nuit

Territoire

Par *Claude Courlet*

Le territoire questionné par la crise du Covid19 et la politique de dissociation sociale

L'économie territoriale nous a appris que la mise à distance des personnes n'a pas uniquement des effets géographiques ou spatiaux, mais qu'elle conduit à une perte des échanges et des repères. C'est la recherche de proximité géographique qui explique la constitution des villes et des agglomérations urbaines, associée à la recherche du contact, des interactions de la vie en société, qui relèvent de la proximité organisée. C'est de leur combinaison que naissent les économies d'agglomération, qui sont des externalités positives dont bénéficie tout habitant et auxquelles il aspire en se localisant dans des zones densément peuplées.

Mais en temps de pandémie cette causalité vertueuse se trouve renversée car le risque de diffusion devient bien plus important au cœur des villes ou des cités. Des rencontres régulières et répétées, des interactions de face-à-face, des contacts, voilà tout ce qu'apprécie le Covid-19¹. La proximité géographique, jusqu'alors recherchée pour ses bénéfices, devient une source d'inconvénient majeur, au risque de la maladie et de la mort².

Or il faut bien le reconnaître, la mise en œuvre du principe de distanciation sociale (social distancing) bouleverse quelque peu cette combinaison « vertueuse » proximité géographique/proximité organisationnelle à la base de nombreux succès-stories territoriaux.

D'une part, la proximité géographique est exacerbée et se révèle être aussi un impitoyable révélateur des inégalités et fractures sociales. Pour une très large

1. Ce n'est pas un hasard si le Covid 19 a frappé le plus durement les fameux districts industriels de la Troisième Italie exemples types de cette coordination territoriale entre de nombreuses entreprises

2. André Torre « Éloge de la distanciation sociale » les Echos 29 mai 2020

partie de la population, la dissociation sociale devient difficile voire intolérable. Il en est ainsi dans les quartiers défavorisés des pays développés que dans les économies émergentes dans lesquelles une bonne partie de la population vit d'activités informelles, qui nécessitent des contacts physiques et sociaux quotidiens, et ne dispose pas d'une épargne ou de revenus suffisants pour pouvoir cesser toute activité pendant une période même assez courte. Dans les bidonvilles ou les favelas comme dans les quartiers populaires des pays développés, la proximité géographique mortifère s'impose aux employés, aux ouvriers et aux travailleurs précaires.

D'autre part, une autre partie de la population très surévaluée par les médias, les classes moyennes ou dites intermédiaires travaille dorénavant à distance avec le télétravail qui se développe en parallèle avec d'autres modes d'interaction à distance comme la télémédecine ou même une bonne part de l'enseignement. Les relations à distance se substituent aux interactions de face-à-face. Tout aussi sociales que ces dernières, elles actent la séparation des corps et des personnes par le développement d'Internet et des réseaux sociaux. C'est la proximité organisée, d'essence relationnelle et non géographique, qui est sollicitée.

Ainsi au couple proximité géographique/proximité-organisationnelle, la dissociation sociale propose l'alliage d'une composante purement physique, la distance et la composante sociale fondamentale qui préside à toute relation humaine ou vivante. On le voit, l'éloignement ou le rapprochement ne sont pas seulement une affaire physique et la perturbation apportée par la dissociation sociale débouche sur des questions lourdes concernant le devenir de réalité territoriale dans la perspective du monde d'après.

Ces personnes qui ne se voient plus, ne se touchent plus, forment-elles encore une société, ou une agglomération, un territoire d'acteurs ?

Les politiques publiques peuvent-elles jouer un rôle dans le maintien d'un lien social et de cohésion territoriale face à l'absence de contact social ?

La distinction sociale et spatiale entre ceux qui sortent et/ou peuvent sortir et ceux qui restent isolés introduit-elle une nouvelle fracture sociale et spatiale ? ■

Vivre ensemble

Par *Issam Eddine Tbeur*

Vivre-ensemble. Et s'il nous était donné de redéfinir ce concept problématique ?

L'homme, nous le savons depuis Aristote, est un animal politique, en ce sens qu'il ne peut se passer d'autrui. C'est ce qui le définit en propre : vivre en commun, à l'abri de la cité, par nécessité de contrat social et de bien-être.

Il est néanmoins sain de douter du bien fondé du vivre-ensemble, à cause notamment du caractère surfait de l'expression, mot d'ordre fleurant bon l'œcuménisme de circonstance, brandi en slogan lors des grand messes confraternelles, comme s'il ne suffisait pas de naturellement s'en convaincre. Le fait même d'en appeler au bon sens commun en proclamant la nécessité d'abolir les frontières de la différence, et de réapprendre encore et toujours le b. a. ba du vivre-ensemble, prouve que des siècles de cette expérience humaine commune n'ont pas suffi à nous en inculquer la nécessité. D'ailleurs, et trop souvent hélas, ces (r)appels au vivre-ensemble surviennent seulement une fois que le mal est fait, quand le trauma collectif (attentats terroristes, actes xénophobes...) est consommé. C'est dire combien le contrat social est fragile.

Pour quelles raisons l'apprentissage du vivre-ensemble est-il ainsi ardu ? L'intolérance a toujours le vent en poupe ; depuis des millénaires, c'est le même ballet incessant de violences et leurs cortèges de morts, d'exclus, de marginalisés. Être heureux avec l'autre relève de la vue d'esprit, un idéal qu'aucun siècle de l'histoire longue des humains n'a pu concrétiser durablement, si ce n'est que comme une parenthèse heureuse, un acte d'oubli volontaire et éphémère : que l'homme est naturellement un loup pour son frère l'homme (Plaute et Hobbes)

Redéfinissons donc le vivre-ensemble. Nous dirions d'abord que cela ne doit pas se confondre avec le croire-ensemble, ni avec l'obligation de vivre dans la semblance. Le vivre-ensemble devrait, idéalement et inconditionnellement, signifier vivre ensemble ses dissemblances. Dans un pays comme le nôtre – où la moralité religieuse/conservatrice est trop vite dispensée comme unique répertoire axiologique auquel tous, croyants et non-croyants, doivent se ranger ; où l'on vit depuis des décennies une ghettoïsation programmée des services publics (éducation, santé et administration) ; où les clivages sociaux n'ont jamais été aussi flagrants –, la nécessité de redéfinir le vivre-ensemble est plus que jamais salutaire. Il faut s'y attacher de toute la force de notre âme collective, laquelle est certes composée de clivages et de schismes structurants, mais que rien n'empêche de soumettre à la complexe rationalité de la formule kantienne, qui nous contraint à la penser de manière dynamique et positive, celle de « l'insociable sociabilité de l'homme » ■

Zététique

Par *Saïd Abu sheleih*

Hypothétique, la zététique ? En ces temps d'incertitudes, de peurs et de raison suspendue, probablement !

La zététique est un art. « l'art du doute » dit Henri Broch. Une « résonance » dirait Hartmut Rosa, celle qui ouvre les chemins de l'intuition, celle qui prend forme à l'invitation des savoirs et des savoirs faire, des expériences et des expérimentations, celle qui donne forme au décours de l'observation et de l'analyse.

Le terme, déroute. Paradoxe dans sa forme, sa consonance est balbutiante mais néanmoins rythmée ; il traduit, à l'image d'un pas odoble, le pas de deux entre l'analyse et l'interrogation que la résonance impose.

Interrogations, questionnements, quêtes, expérimentations, réflexions, analyses, introspections, invocation et activation des savoirs et des savoirs faire, la zététique pose un point à l'encre de chine au terme de l'enquête que mène l'esprit curieux, l'esprit aiguisé, l'esprit affuté. Un point, qui affirme ce qui « n'est pas » et esquisse les territoires des « possibles ». La zététique change notre point de vue. Elle produit de nouvelles questions en relation avec ce nouveau point de vue. Elle est source de notre « transformation », de notre « évolution ».

Les périodes d'incertitudes nécessitent des faits avérés. Entre résonance et intuition la zététique structure. Structure l'action, dessine nos convictions et exclu ces certitudes aliénantes qui nous enferment, nous rendent aveugle et nous interdisent de rejoindre la marche du monde en devenir. Elle n'est ni magie, ni science, c'est une « hygiène préventive du jugement » dirait Jean Rostand.

Salutaire, la zététique ? En ces temps d'incertitudes, de peurs et de raison suspendue, très certainement ! ■

-
- Gourous, sorciers et savants, Henri Broch, préf. de Georges Charpak, éditions Odile Jacob, coll. « Sciences » (ISBN 2-7381-1739-2), 2008
 - Résonance : une sociologie de la relation au monde [« Resonanz : eine Soziologie der Weltbeziehung »], La Découverte, septembre 2018, 544 p. (ISBN 978-2-7071-9316-2)

BIOGRAPHIES
DES AUTEURS

Saïd Abu sheleih



Consultant et Coach d'équipes, titulaire d'un Doctorat en Médecine de la Faculté de Médecine de Rabat (1993), du MBA de L'ENPC Paris obtenu à l'EHTP Casablanca (2001) et du certificat de coach professionnel en entreprise (Transformance Pro, Paris, 2012), il est associé à Economia dans le cadre de la chaire Dynamiques organisationnelles et complexités. A contribué au cours de sa vie professionnelle à plusieurs projets de développement d'entreprises et de transformation stratégique. Conscient de l'apport des sciences cognitives et sociales dans la création de l'intelligence d'entreprise et de l'intelligence collective, il est

attentif aux évolutions des Interfaces homme-machine, et à l'étude et l'analyse des fondements émotionnels des comportements humains comme catalyseurs et piliers des dynamiques d'adaptation et de transformation d'entreprise ■

Fadma Ait Mous



Fadma Ait Mous est actuellement professeure-chercheuse au Département de Sociologie à la faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ain Chok (université Hassan II de Casablanca). Elle assure la coordination scientifique du Centre Marocain des Sciences Sociales (CM2S) de la même université. Elle est également chercheur associé à Economia, HEM Research Center. Elle est titulaire d'un doctorat en sciences politiques, de l'université de Casablanca, ayant porté sur « Les années creuses du nationalisme marocain, des réseaux locaux au réseau national ». Ses travaux s'intéressent principalement aux questions liées aux

identités collectives et aux mouvements sociaux, les rapports de genre et les conditions des femmes ; les transformations socio-politiques, les jeunes et la migration. Elle est membre du Conseil Arabe pour les Sciences Sociales (ACSS- Beyrouth), membre fondateur du Groupe de Recherche sur le Genre au Maroc (GREGAM), membre fondateur de l'Ecole Citoyenne des Etudes Politiques, membre de l'association Targa-Aide ■

Azeddine Akesbi



Professeur d'économie, il est consultant, expert spécialiste en éducation, protection de l'enfance, économie de l'emploi et marché du travail, et formation professionnelle. Occupe le poste de Secrétaire Général de Transparency Maroc depuis 2004 ■

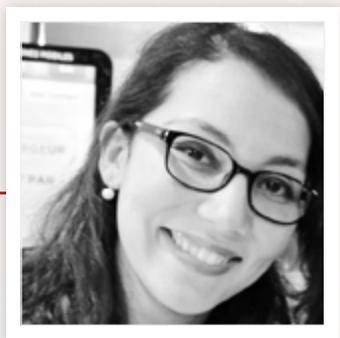
Aïcha Belarbi



Aïcha Belarbi a une carrière professionnelle diversifiée : professeur émérite de l'Université Mohamed V de Rabat, sociologue, écrivain, expert auprès des Nations Unies et d'autres organismes nationaux, régionaux et internationaux sur les questions relatives à l'éducation, la femme, le genre, le dialogue des cultures, la migration. Activiste en matière de démocratie, des droits humains, et des droits des femmes, elle a également occupé les postes de Secrétaire d'Etat à la Coopération, d'Ambassadeur du Maroc auprès

des Commissions Européennes, et de Commissaire au sein de la Commission Mondiale sur les Migrations Internationales, elle est membre fondatrice de la chaire FatémaMernissi. Elle est auteure de deux recueils de poèmes « Expressions et Impressions » en français (2018) et « raksma'a al kalimat » (Danse avec les mots) en langue arabe (2019) chez Marsam ■

Salma Belkebir



Salma Belkebir est Architecte diplômée de l'École Nationale d'Architecture de Rabat. Après une expérience professionnelle de près de 4 années dans le secteur du BTP, elle s'engage dans un parcours doctoral en Urbanisme et en Art de Bâtir conjointement entre l'Institut National d'Aménagement et d'Urbanisme de Rabat et le laboratoire Sasha (Architecture et Sciences Humaines) de l'Université Libre de Bruxelles. Ses travaux de recherche s'intéressent aux dynamiques de cohésion sociale et territoriale dans des contextes péri-urbains au Maroc. Elles'intéresse également aux questions socio-culturelles ; notamment à la place de la culture au Maroc ■

Publications:

Neighbourhoods and post-housing territorial appropriation(s) in a peri-urban context: the case of the Attadamouneneighbourhood in Ain El Aouda, Morocco in *Trialog Journal* 135, Avril 2020. URL : <https://www.trialog-journal.de/hefte/trialog-135-housing-and-urban-redevelopment-in-the-maghreb/>

Moving Moroccan Culture Policy from the Hands of the Elite to Everyone

Else's, Décembre 2018.

URL : <https://ib.boell.org/en/2018/12/07/moving-moroccan-culture-policy-hands-elite-everyone-elses>

Anissa Bellefqi



Ex-Professeur de français au Lycée El Khansa, puis Ouallada à Casablanca.

Ex-Secrétaire générale de la FLSH de Ben M'Sik, Université Hassan II, Casablanca, Membre fondateur du FITUC, Festival International du Théâtre Universitaire de Casablanca. Ex-Professeur de l'enseignement supérieur, FLSH Ben M'Sik de littérature française et sémiologie de l'image, Départements de Littérature française et Communication. Elle Enseigné la sémiologie de l'image aussi à l'École des Beaux-Arts de Casablanca ■

Parmi ses publications :

Aux éditions L'Harmattan, Paris : *Yasmina et le talisman*. Traduit en arabe, "Sihroualkalimat", par F-ZZriouel. Prix Grand Atlas des lycéens, 2004, éditions Marsam, Rabat ; "Je ne verrai pas l'automne flamboyant..." ; La lecture du roman policier : *Du jeu au "je"* ; *Années volées*. Réédité en 2018 aux éditions Marsamsous le titre "La Salamandre".

Taoufik Benkaraach



Professeur à la Faculté des sciences juridiques, Economiques et Sociales -Mohammedia, chercheur à Economia, HEM Research Center ■

Publications:

Les ultramétriques supérieures minimales d'une dissimilarité à valeurs dans un treillis distributif [Texte intégral]

Paru dans Mathématiques et sciences humaines, 151 | Automne 2000

L'ultramétrie inférieure maximum d'une dissimilarité à valeurs dans un inf-demi treillis [Résumé]

Paru dans Mathématiques et sciences humaines, 143 | Automne 1998

Imane Benzarouel



Chargée de Missions Senior, Responsable des programmes et des partenariats puis Adjointe au Directeur Exécutif (depuis Avril 2019) à la Fondation Marocaine pour l'Education Financière. Elle a occupé plusieurs postes à Bank Al-Maghrib. Passionnée de mots, elle a écrit plusieurs nouvelles déjà publiées dans des recueils collaboratifs et plusieurs articles publiés dans des revues électroniques ■

Lahoucine Bouyaakoubi



Lahoucine Bouyaakoubi est né à Tarrast (Inezgane). Il est professeur d'anthropologie et membre du Laboratoire Langue, Littérature, Culture et identité (LLCI) à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Ibn Zohr à Agadir. Il est lauréat de l'Université Ibn Zohr (Licence), Paris VIII (DEA), INALCO (Dulco en berbère) et l'EHESS-Paris (doctorat en anthropologie sur le thème : Images et représentations des Berbères du Maroc dans les sources coloniales françaises, soutenue en 2012). Il s'intéresse

aux discours identitaires, aux représentations, à la colonisation, aux actions collectives, aux questions liées à la culture amazighe et aux processus de construction de son discours identitaire. Acteur associatif, il était président de l'Université d'été d'Agadir (2016-2020) ■

Claude Courlet



Professeur émérite des universités ; Président honoraire de l'Université Pierre Mendès-France de Grenoble. Spécialiste de l'économie du développement avec des recherches et travaux sur le rôle du territoire dans le développement économique durable. Collabore depuis plus de 15 ans avec différentes institutions marocaines sur cette question ■

Annie Devergnas



Née en Allemagne, de nationalité et de père français, de mère estonienne.

Elle a un doctorat en littérature francophone (Université de Rennes II, 2002).

Professeur de français au Canada, au Maroc (1977 à 1987), et en France, elle

réside à nouveau à Casablanca depuis 2014. Elle a été directrice des Editions du Patrimoine « Frontispice », à Casablanca (2014 et 2015). Parmi ses publications, *Nature et culture dans 50 ans de littérature marocaine francophone (1949-1999)*, Rabat, Ed. Marsam, 2013, et *L'Art poétique des Chleuhs de Hans Stumme*, traduction de l'allemand, Rabat, IRCAM 2019 ■

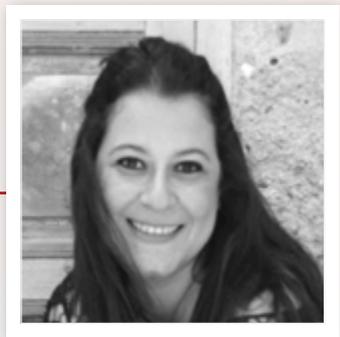
Manal El Abboubi



Professeure à l'Université Mohamed V, Rabat. Elle est chercheuse associée à Economia, HEM Research Center où elle coordonne la chaire Innovations sociales des entreprises, et à EGiD (Etudes sur le Genre et la Diversité en Gestion) à l'Université de Liège (Belgique). Elle détient un doctorat en sciences économiques et de gestion de HEC Ecole de Gestion de l'Université de Liège (Belgique). Ses travaux portent sur la responsabilité sociale de l'entreprise, la gestion de la diversité et les innovations sociales. Elle est la vice-présidente

de l'Observatoire Marocain de la Responsabilité Sociale de l'Entreprise. Forte d'une expérience académique internationale, elle a publié plusieurs travaux scientifiques dans des revues internationales classées et indexées (*M@n@gement*, *International Management*, *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, *Revue Internationale PME*, *Management et Avenir*, *IJBSS*), ainsi que dans des colloques internationaux (*Academy of Management*, *European Academy of Management*, *EGoS*, *AGRH* ... etc.) ainsi que des ouvrages et des chapitres d'ouvrages ■

Yasmina El Kadiri



Diplômée de l'ESCP Europe en 2003, Yasmina El Kadiri a travaillé pendant 15 ans en marketing, stratégie et organisation, des fonctions qu'elle a occupé au sein d'entreprises nationales et multinationales dans les secteurs de l'aérien, de la grande consommation et des médias. Enseignante au sein du Groupe HEM depuis 2018 et membre du Centre de Recherche Economia (Chaire DOC, Dynamique des Organisations et Complexité), elle achève une thèse de doctorat en Sciences de Gestion à l'Université

Paris II Panthéon Assas. Ses recherches portent sur l'émergence et le développement du leadership dans les organisations des pays maghrébins et africains. Elle développe également des recherches sur le leadership dans le secteur de l'éducation et de l'enseignement supérieur, au Maroc, en Afrique subsaharienne et à l'international ■

Nabil El Mabrouki



Professeur à l'Ecole Nationale de Commerce et de Gestion, Université Cadi AYYAD de Marrakech et membre associé à Economia, HEM Research Center où il coordonne la chaire Management international et sociétés. Il enseigne la stratégie, le management et le contrôle de gestion. Ses travaux de recherche portent principalement sur les pratiques de l'intelligence économique et stratégique, le pilotage des changements et la méthodologie. Il a à son compte plusieurs publications scientifiques et contributions aux colloques internationaux sur ces sujets ■

Itidal Fettah



Enseignante-chercheuse à la Faculté de Commerce et de Gestion de l'Université Internationale de Casablanca. Elle est chercheuse associée à Economia, HEM Research Center. Elle détient un doctorat en urbanisme, gouvernance urbaine et territoires de l'Institut National d'Aménagement et d'Urbanisme de Rabat (Maroc). Ses travaux portent sur le marketing territorial, l'attractivité et la localisation des investissements ainsi que la transformation digitale ■

Mama Hamimida



Titulaire d'un doctorat en économie, Mama Hamimida est enseignante-chercheuse à l'Université Hassan II de Casablanca, au Maroc. Elle travaille également comme consultante pour plusieurs agences gouvernementales au Maroc. Son travail se concentre sur les investissements directs étrangers en Afrique et les processus de multinationalisation et d'intégration régionale ■

Abdelmajid Jahfa



Abdelmajid Jahfa est Professeur de linguistique à l'Université Hassan II de Casablanca, et directeur du Laboratoire de Linguistique à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ben Msik. Parmi ses intérêts de recherche actuelle : la diglossie, notamment dans les formes de contact entre le dialecte Marocain et l'arabe standard, et les variations sémantiques. Auteur et traducteur prolifique, parmi ses récentes publications, citons : « Études sémantiques en langue arabe » (en arabe), Toubkal, 2018; «

Fouilles en arabe, exemples du contact sémantique entre l'arabe standard et l'arabe marocain » (en arabe), Toubkal, 2019 ■

Souad Jamaï



Est diplômée de la faculté de médecine de l'ULB et de l'Université Renée Descartes, elle exerce en tant que cardiologue à Rabat. Elle œuvre dans différentes associations médicales et culturelles. Son premier roman « Un toubib dans la ville » est publié en 2017 chez Afrique Orient. En 2018 elle crée une troupe de théâtre constituée uniquement de médecins, et met en scène un spectacle « Le K-Barré des médecins ». Elle publie des nouvelles dans différents collectifs : Hommes sensibles s'abstenir, Voix d'auteurs du

Maroc, L'écriture et la parole, Le vivre ensemble. « Des ailes de papier », paru en Novembre 2019 chez Virgule Editions, est son second roman ■

Lamia Kadiri



Lamia Kadiri est architecte DPLG et coach.

En marge de sa vie professionnelle, c'est une femme entière et passionnée, elle est écologiste et féministe. Un de ses textes « Je suis une femme » a été publié dans l'ouvrage collectif « Hommes sensibles s'abstenir » et elle tient plusieurs blogs sur facebook ou instagram dont Lamia'sdailydialy et « Au fil des pages » ou elle poste ses aquarelles. En 2019, elle a édité un ouvrage d'art mettant en lumière 16 femmes artistes du

Maroc, intitulé « Artistes et femmes » et une collection de papeterie à partir de ses dessins des femmes artistes ■

Abdelhak Kamal



Abdelhak Kamal est Professeur d'Économie à l'Université Hassan 1er et chercheur associé à Economia-HEM. Il est également consultant en évaluation des politiques publiques. Il est titulaire d'un Ph.D. en Économie à l'Université de Toulon et d'un Master recherche en Économie Spatiale à l'Université d'Aix-Marseille. Il est qualifié aux Fonctions de Maître de Conférences par le Conseil National des Universités en France. Ses recherches s'articulent essentiellement autour de la relation « inégalités et développement » ■

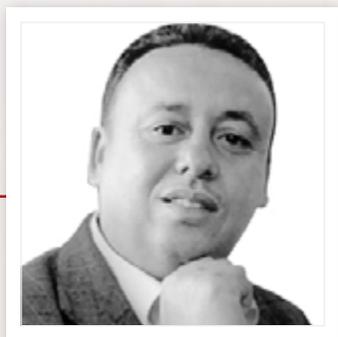
Driss Ksikes



Né le 7 mars 1968 à Casablanca. Ecrivain et dramaturge, il est directeur d'Economia, centre de recherche de HEM, où il encadre des équipes de recherche interdisciplinaires. Ancien rédacteur en chef du magazine *TelQuel* (2001-2006), il est depuis 1996 professeur à HEM de méthodologie et de grands débats politiques, et depuis 2007, chercheur en médias et culture et auteur associé à plusieurs revues littéraires et critique internationales. Il est, depuis 2015, professeur visiteur et conférencier dans plusieurs universités américaines (Northwestern, UCLA, Tulane, Williams).

A l'initiative de projets mettant l'art, la culture et le débat au cœur de la cité, il est co-fondateur des Rencontres d'Averroès à Rabat (2008 - ...), du Collectif du Vivre ensemble (2012 - ...), de la chaire Fatéma Mernissi (2016 - ...) et curateur littéraire de plusieurs programmes (La Biennale d'Art de Marrakech, 2014 - Les nuits de la philosophie, 2017 et 2018). Il est membre du comité scientifique du CODESRIA, principale structure d'appui de la recherche en sciences sociales en Afrique ■

Brahim Labari



Brahim Labari est Enseignant-chercheur en sociologie à l'Université Ibn Zohr à Agadir au Maroc. Il est associé au laboratoire CNRS « Genre, Travail et Mobilités », une équipe CNRS/Universités Paris 10 et Paris 8 d'enseignants-chercheurs, de doctorants et de post-doctorants s'intéressant essentiellement aux problématiques du genre, du travail et de la mobilité socio-spatiale. Il est membre du comité de lecture de la Revue internationale de sociologie et de sciences sociales *Esprit critique*, membre de L'Association de Diffusion et de Recherche Internationale en Sciences

Sociales (ADRISS), membre de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française et membre du Groupe Noyau « Groupe de Recherche et d'Action pour la Formation et l'Enseignement », UNESCO ■

Aziza Mahil



Titulaire d'un Ph.D en sciences de la gestion de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et une d'une M.Sc en marketing aux Hautes Etudes Commerciales (HEC Montréal), Aziza MAHIL est professeure de gestion à la FSJES de Ainsebaâ, Université Hassan II Casablanca et chercheure associée à Economia, HEM Research center. Ses intérêts de recherche tournent, entre autres, autour du management de l'innovation, de l'innovation sociale, de la RSE et du management interculturel ■

Caroline Minialai



Enseignante chercheure à Economia, HEM Research Center depuis 2009, Caroline Minialai est diplômée de l'EDHEC. Elle obtient en 2000 après 8 ans audit et direction financière, l'agrégation en économie et gestion comptable et financière, et soutient en 2013 sa thèse de doctorat en sciences de gestion : « La succession des PME familiales marocaines : une approche par le système familial ». Ses travaux de recherche sont consacrés à l'entrepreneuriat, à l'international, aux entreprises familiales et à la rédaction d'études de cas ■

Zoubida Mseffer



Titulaire d'un Master en sciences humaines et sociales de l'université Paris - V René Descartes et d'un DEA en architecture et patrimoine de l'Ecole Nationale d'Architecture de Paris Belleville, où elle s'est intéressée aux questions des pratiques de l'espace et du patrimoine, en Ethiopie et au Maroc.

Diplômée en 2008, elle a travaillé pendant 10 ans en tant que coordinatrice de projets au sein du Bureau Maghreb de l'UNESCO, dans les domaines de l'inclusion sociale, de la participation citoyenne et de la jeunesse, tout en s'impliquant en parallèle dans des projets culturels indépendants. Elle s'intéresse aux vulnérabilités et aux approches qui interpellent autant les métiers de la culture, de la recherche en sciences humaines et sociales, du développement et de l'action sociale. Elle est aujourd'hui consultante dans les domaines de la culture et des droits humains ■

Abdelahad Sebti



Abdelahad Sebti est professeur à l'Université Mohamed V, et co-fondateur de la revue électronique Ribat Al Koutoub. Il est un historien ouvert sur les approches anthropologiques et littéraires. Il a publié de nombreux travaux sur des sujets tels que le discours généalogique, l'histoire culturelle du thé à la menthe, et la sécurité du voyage au Maroc précolonial. Parmi ses ouvrages récents : Histoire et mémoire (en arabe, 2012), et Passés multiples (en arabe, 2016). Il a récemment coordonné avec Abdou Filali Ansary un dossier sur « L'histoire mondiale et nous » dans la revue Hespéris-Tamuda ■

Kenza Sefrioui



Kenza Sefrioui est journaliste culturelle, critique littéraire et éditrice. Elle a tenu la rubrique littéraire au *Journal hebdomadaire* de 2005 à 2010 et collabore à *Tel Quel* et www.economia.ma. Elle a fait une thèse de doctorat en la littérature comparée à l'Université Paris IV-Sorbonne sur la revue *Souffles (1966-1973), espoirs de révolution culturelle au Maroc* (Éditions du Sirocco, prix Grand Atlas 2013). Elle a aussi codirigé *Casablanca œuvre ouverte*, réédition augmentée de *Casablanca, fragments d'imaginaire* avec un deuxième tome, *Casablanca poème urbain* sur les écritures contemporaines à Casablanca (Le Fennec, 2013). Cofondatrice des éditions En toutes lettres et activiste culturelle, elle est l'auteure d'une enquête sur le livre au Maroc : *Le livre à l'épreuve, les failles de la chaîne au Maroc* (En toutes lettres, 2017) ■

Hammad Sqalli



Enseignant-chercheur à Economia, HEM Research Center, il est titulaire d'un doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université Aix-Marseille III et enseigne les théories des organisations. Il est coordinateur de la chaire « Dynamiques des Organisations et Complexité (DOC) ». Il publie régulièrement sur: www.economia.ma ■

Issam Eddine Tbeur



Professeur agrégé de français, formateur à l'Ecole Normale Supérieure de Rabat depuis 1997, Issam-Eddine Tbeur est chargé de cours de littérature générale, et de modules portant sur les méthodologies et les pratiques littéraires. Auteur de textes de fiction, il est l'auteur d'un recueil de nouvelles, *Rires et insignifiance* à Casablanca, paru chez Virgule éditions (2015), et d'un recueil de poésie, *Elle était une fois*, chez le même éditeur (2019) ■

Bachir Znagui



Journaliste et consultant de profession. Depuis 2012 il s'occupe également de la coordination éditoriale de la plateforme *Economia.ma*. Il a occupé plusieurs postes durant sa carrière dont récemment le poste de Conseiller auprès du ministère de la culture (2007-2012). Dans le domaine du journalisme, il était directeur du quotidien en langue arabe, *Yaoumiyate Annasse* (2006-2007), ex-Rédacteur en chef puis directeur de rédaction au quotidien marocain de langue française « *Libération* » (1993-2004). Il est auteur

de travaux publiés dans le cadre de CFMENA sur le droit d'accès à l'info, sur les médias et la diversité, sur le terrorisme et les médias... ■

Economi
 **HEM RESEARCH CENTER**